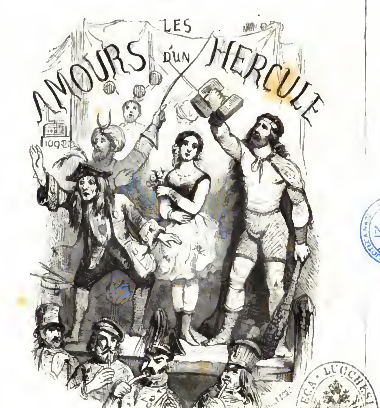
GABRIEL DE GONET, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

MARESCQ ET COMP., LIBRAIRES,
RUE DU PONT-DE-LODI, N° 5.

SAVINIEN LAPOINTE.



CHAPITRE PREMIER.

L'auberge du Cheval-Blanc.

Les routes les plus belles du monde sont fort laides lorsqu'il s'agit de les traverser avec un poids au fond du cœur ou avec un pesant fardeau sur les reins. Pour peu qu'on veuille bien y ajouter la nuit et la tempête, l'obscurité et la boue qui en sont les suites inévitables, on sera tout-à-fait de notre avis, à moins, toutefois, d'avoir le goût enragé des controverses ou un excellent naturel. Pour nous, qui détestons la nuit, la boue et la tempête, nous croyons que rien n'est pire au

monde que de voyager dans de pareilles conditions.

C'était l'avis aussi du célèbre Mouton, malgré ses jarrets d'acier et son corps de fer.

C'était celui aussi du pauvre Léonard, malgré sa philosophie et son habitude de la vie.

Mouton était un de ces hommes rares envers qui la nature avait été prodigue de muscles, de sang et de nerfs. M. Mouton lançait en l'air des poids de cinquante kilos, avec l'aisance et la grâce du jongleur indien, qui fait danser tour-à-tour des boules de cuivre creux dans la paume de sa main. Voilà pourquoi M. Mouton courait de foire en foire se faire admirer des demoiselles campagnardes, et jalouser des forts-à-bras de différentes localités.

Certainement que plus d'une villageoise, sortant de contempler les attitudes luxuriantes de ce nouvel Hercule, devait, par la comparaison, trouver son homme bien mince ou son prétendu bien chétif. Que Dieu nous préserve des comparaisons ! nous avons tous tant que nous sommes peu de chose à y gagner et considérablement à risquer; et pour si gros que soit notre orgueil, il y a toujours quelque Hercule qui coudoie, efface et renverse nos petites et folles prétentions. Du reste, nous devons ajouter, pour l'honneur de notre Alcide, qu'il ne tirait aucune vanité de sa force : il se contentait d'en tirer un certain lucre, attendu qu'il avait grand appétit. Il était, en plus, d'une douceur extrême ; ce qui fait que ses amis l'avaient surnommé Mouton.

M. Mouton n'avait que trois compagnons de voyage : un pitre, pour faire la parade et l'annonce ; puis une espèce de turc pour disposer les poids, barres de fer, biblots, etc ; puis un cheval pour traîner la voiture, ou ses équipages, comme il le disait. Ce jour-là, pourtant, ce jour où nous parlons, la patience de M. Mouton fut mise à une rude épreuve; il s'en tira à son honneur.

Il avait exploré Choisy-le-Roi et ses environs. Les recettes avaient été abondantes, le succès complet. Malheureusement, le sort voulut que M. Mouton, en bon maître, doublât les appointements de son turc, dont, après tout, il était fort content. C'était le matin du départ. Il fallait, coûte que coûte, se trouver le jour même à la barrière Fontainebleau.

Mais, hélas! l'homme propose ; mais le hasard dispose.

Le pauvre turc, tout fier de voir doubler ses appointements, courut éveiller le pitre à son auberge, et voulut le régaler; il le régala ou plutôt ils se régalèrent si bien que le pauvre turc, qui était gras, replet et sanguin, tomba foudroyé d'une attaque d'apoplexie en rentrant chez lui. Quand M. Mouton voulut se mettre en route, il trouva donc son turc mourant et son pitre dans un état d'ivresse tel, qu'il ne put en tirer une seule parole. M. Mouton recommanda qu'on eût bien soin de son turc, quoique le médecin eût déclaré qu'il mourrait dans la nuit; il jeta son pitre dans la voiture au milieu des biblots, attela Biribi et partit à la nuit tombante. A peine eut-il fait un quart de lieue que voilà Biribi qui s'arrête tout court. En vain il le fouette, Biribi rue et n'avance pas. Mouton n'y comprenait rien. Alors se plaçant en face de son cheval, il lui parla en ces termes :

— Ainsi, tu ne veux pas marcher?

L'animal tourna la tête comme pour dire Non.

— Biribi, pourquoi ne veux-tu pas marcher?

Biribi lui montra ses dents longues et blanches.

— Qu'est-ce quo cela veut dire? demanda M. Mouton.

L'animal ouvrit la boncho le plus largement possible, puis se mit à hennir et à souffler des naseaux.

— Tu as soif?

L'animal tourna la tête comme pour diro Non.

— Qu'as-tu donc alors?

L'animal agita les flancs, tomba surles genoux, et recommença à ouvrir la boucho.

— J'y suis, tu as faim?

L'animal se releva, secoua la tête pour dire Oui.

— Comment? est-ce que le turc ne t'a pas donné ton picotin?

Et l'animal fit signe que non.

— Alors tu no veux pas marcher?

L'animal ouvrit encore la bouche, ce qui voulait dire: Pas de picotin, pas de coup de collier.

Pour son malheur, M. Mouton avait affaire à un animal savant, qui connaissait ses droits et savait les faire valoir. La bête entêtée ne bougea pas plus qu'un roc. Ce que voyant, M. Mouton détela tranquillement l'animal, l'attacha derrière la voiture et se mit bravement à traîner ses équipages jusqu'à l'auberge voisine. Il fit presque une lieue ainsi. La pluie tombait et la mauvaise humeur s'était invisiblement emparée de la cervelle do M. Mouton. La mauvaise humeur, oui; mais la colère, non.

La première auberge qui se présenta fut celle du *Cheval-Blanc*. Il était minuit, tout le monde dormait. Après avoir frappé inutilement pendant une demi-heure, M. Mouton eut comme un petit mouvement d'impatience; ce qui fit qu'il heurta à la porte avec un peu plus de chaleur qu'il ne le croyait sans doute, car la porte s'ouvrit tout-à-coup avec un horrible fracas. Il n'avait donné, cependant, contre le pène qu'un imperceptible coup de poing.

— Quoi donc! s'écria l'hôtelier en éveillant sa femme, est-ce que le tonnerre serait entré chez nous?

Mouton, qui n'y voyait goutte, pénétra dans l'auberge. Il se heurta contre une table sur laquelle on avait entassé chaises, bancs et tabourets: tout dégringola avec un éclat épouvantable.

— Le tonnerre! le tonnerre chez nous! s'écria de nouveau le malheureux aubergiste en secouant sa femme qui se fourrait la tête sous les draps, et qui insensiblement s'était glissée aux pieds du lit, tant elle avait grand'peur.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il entendit une voix lui crier:

— Eh! l'ami!

— Nous sommes perdus, murmura l'aubergiste; on a dit: Eh! l'ami; il y a des malfaiteurs chez nous.

— Eh! l'ami aubergiste, continua Mouton, voyons, sacrédieu, descendez de votre poulailler: j'ai soif et faim, tonnerre! N'avez-vous pas peur que l'on ne vous mange? dépêchons et vite do la lumière, sacrebleu!

L'hôtelier, mieux réveillé, plus rassuré, descendit un bougeoir à la main, après s'être habillé à la hâte.

— Est-ce que c'est l'habitude chez vous do dormir les portes ouvertes? dit Mouton à l'aubergiste, avec un petit air goguenard.

— Le diable soit de notre servante! elle n'en fait jamais d'autres, répondit le maître d'auberge en jurant; elle aura encore oublié de fermer la porte.

— Voyons, continua M. Mouton, il faut nous faire un feu de tous les diables dans cette cheminée; la pluie est froide

et je suis tout traversé. Qu'avez-vous à manger, papa?

— Une bonne épaule de mouton avec des haricots sautés dans le beurre.

— Excellent! Après?

— Nous avons ensuite du maquereau.

— Combien de maquereaux?

— Doux.

— C'est bien, papa. Après?

— Il nous reste encore une livre de côtelettes de veau, avec un joli poulet, une fraîche salade au céleri, quelques bondons à la créme et du rocfort à s'en lécbor les doigts.

— Eh bien! papa, vous nous servirez tout ça.

— Combien de couverts, s'il vous plaît?

— Un.

— Plaît-il? fit l'aubergiste qui croyait avoir mal entendu.

— Un seul, répéta M. Mouton, en accentuant sa réponse de façon à ce qu'il n'y avait plus moyen de s'y méprendre. Tandis que je me sèche, conduisez mon cheval à l'écurie; vous lui donnerez à manger. M. Mouton fit chanter les écus au fond de ses goussets, ce qui rassura, consola et enchanta singulièrement le maître-d'hôtel.

Quand l'aubergiste revint, M. Mouton lui fit cette question encore : — Dites donc, papa, est-ce que vous n'avez pas de soupe à nousoffrir?

— Si fait, pardonnez-moi, répondit l'aubergiste.

— Eh bien! dit alors M. Mouton, emplissez-nous cette soupière et servez.

M. Mouton était déjà à moitié de son repas lorsque l'on frappa d'une main timide à la porte de l'auberge.

— Entrez, cria l'aubergiste

Un pauvre homme, de cinquante ans environ, vêtu d'une longue redingote couleur marron, d'un pantalon jaune étroit et court, coiffé d'un énorme chapeau connu sous le nom de chapeau-bolivard, apparut sur le seuil de la porte. Sa physionomie était maigre, triste et inquiète. Il se glissa dans l'auberge plutôt qu'il n'y entra. Une personne de dix-huit ans environ l'accompagnait; elle avait un grand œil brun, des cheveux longs, noirs et nattés, la taille dégagée, le teint animé, les dents blanches et les lèvres vermeilles. Un corsage en velours, parsemé de paillettes jaunes et blanches, des brodequins de chèvre avec des chatons autour; un maillot de soie avec une jupe de dentelle; tel était son costume. Lorsqu'elle entra avec le vieillard, un large manteau do drap l'enveloppait du haut en bas. Le vieillard portait sous son bras une flûte, des échasses et un tambour de basque.

Cet homme se nommait Léonard de Beaumont; cette jolie fille s'appelait tout simplement Pervenche. Ces gens étaient de pauvres bateleurs.

Ils s'en revenaient tout tristes; la recette pour eux n'avait pas été excellente: les frais d'auberge payés, à peine s'il leur restait de quoi se rendre à la barrière Fontainebleau, dont c'était la fête le lendemain. Ils s'étaient mis en marche vers le soir pour éviter les frais d'hôtellerie, lorsque la pluie les surprit au milieu de la route. Depuis longtemps déjà ils s'étaient mis à couvert sous les branches d'un des grands arbres qui bordent le chemin, juste en face de l'auberge du *Cheval-Blanc*, quand, perdant patience, grelotant sous la pluie et la lassitude, tentés par la lumière qui brillait et le feu de l'âtre qui luisait à leurs yeux chaque fois que s'ouvrait la porte, ils se décidèrent enfin à demander l'hospitalité. Ce fut Léonard qui prit la parole.

— Bonjour, messiours. Et cet homme ôta son chapeau aveo une extrême politesse; puis s'adressant à l'hôtelior :

— Auriez-vous deux lits, monsieur l'hôtolier? un pour moi, un autre pour ma fille?

— Nons avons ça, reprit l'aubergiste. C'est trente sous pour vous deux.

— Soit, roprit le pauvro homme.

C'était à dix sous près tout ce qu'ils possédaient.

— Que vais-jo avoir l'honneur de vous servir, dit l'aubergiste. Il n'y avait, dans la question de cet hommo, commo on pourrait le supposer, ni intention ironique, ni d'âpreté au gain. Ce n'était là qu'une do ces phrases stéréotypées au palais des marchands, et qui s'adressent, ainsi que leur enseigne, à tous les voyageurs.

— Une chopino et deux sous de pain, répondit le pauvre homme, allant s'asseoir avec sa fille à l'extrémité de la salle, dans l'ombre, sur un bout de table isolée.

— L'hôtelier! une bouteille! s'écria M. Mouton, à ce moment. C'était le sixième que M. Mouton se proposait d'engloutir. Comme l'aubergiste allait pour descendre à la cave, il le rappela.

— Papa, trois bouteilles! L'aubergiste n'en pouvait croire ses yeux.

Voici ce qui explique la rectification du premier commandement. Mouton avait un excellent cœur, les hercules n'en sont pas exempts. Il avait même une certaine sensibilité qui chez lui suppléait à une intelligence assez aride. D'abord il n'avait pas fait grande attention à l'entrée de ses confrères malheureux et dans la *débine*. Cependant la voix douce, grave, polie, du père Léonard, avait pénétré, ses manières faciles et modestes lui avaient inspiré une certaine déférence pour ce vieillard. Enfin, quel que soit le débat qui se fit en lui, toujours est-il que la pensée soudaine de lui offrir un verre de vin avait chanté dans son cœur. La difficulté, maintenant, était de savoir comment il inviterait ce vieillard si poli, comment il ferait pour vaincre les préjugés d'un homme qui semblait envelopper une grande fierté sous sa redingote couleur marron. Mais, nous l'avons déjà dit, M. Mouton avait l'intelligence du cœur, celle qui obvie à tout, commande tout, triomphe de tout.

Notre hercule débute donc de cette manière.

— Monsieur, il fait toujours bien mauvais temps dehors, la tempête continue!

— Oui, monsieur, répondit le pauvre homme.

— Vous venez sans doute de loin?

— De Fontainebleau.

— Vous me paraissez trempés comme des canards, ajouta Mouton, ne connaissant pas grand'chose aux formes oratoires. Il jeta quelques bûches dans l'âtre et continua :

Le feu des auberges est fait pour tout le monde, il faut vous en approcher, vous sécher et vous chauffer. Pourquoi ne faites-vous pas sécher votre demoiselle? Venez, mademoiselle, venez donc vous chauffer les pieds; il y a, Dieu merci, place au foyer, et le feu vous invite. Disant cela il se leva pour lui offrir la main.

Mouton avait touché la corde sensible, la corde paternelle.

— Va, ma fille, va te chauffer et sèche tes vêtements, avait dit le père Léonard.

— Et vous, répondit Pervenche, et vous, père, est-ce que vous ne voulez pas vous chauffer et vous sécher aussi?

Le père Léonard suivit sa fille.

Encouragé par ce premier succès, M. Mouton ajouta :

— Ah! monsieur, un bon feu et un souper chaud, il n'y a rien de meilleur au monde! Mais il y a aussi une chose fort triste, c'est de souper seul.

— C'est vrai, répondit le pauvre homme, n'apercevant pas le piége.

— Aussi, continua M. Mouton, vous ne vous figurez pas combien je m'ennuie d'être là, seul, à cette table ; je n'ai pas d'appétit, je ne sais à qui parler..... il n'y a rien tel que la société pour nous faire faire un bon repas. L'inventeur des dîner à plusieurs dut être un gourmand.

Notre hercule, heureux d'avoir trouvé un mot, riait, riait aux éclats. Cependant il ne mangeait plus.

— Tenez, ajouta-t-il encore, vous me paraissez un brave homme, vous, incapable de nuire à votre prochain ? voulez-vous me faire un grand plaisir ; voulez-vous me rendre un grand service, à moi ?

— De tout cœur si je le puis, répondit le pauvre homme.

— Vous le pouvez si vous le voulez, s'écria Mouton.

— Eh bien! allons, parlez, répondit le père Léonard.

— Je vous tiens, dit Mouton en lui-même. Voici deux chaises pour vous asseoir à cette table, ayez pitié d'un homme qui s'ennuie, et veuillez avoir l'obligeance de partager mon modeste souper.

— Merci, grand merci, monsieur, fit le pauvre homme.

En disant ces mots, Léonard jeta un regard de côté sur le visage de sa fille. Elle était pâle. L'enfant avait grand besoin; le père Léonard en fut troublé. A ce refus, Mouton devint pourpre; il considérait ce refus comme une offense. Il eut alors une sorte d'éloquence.

— Sans doute, dit-il, vous ne savez pas qui je suis ; mais aussi ai-je demandé qui vous étiez, moi ? Vous me paraissez des gens d'excellent visage, cela me suffit. Et, d'ailleurs, s'il faut vous dire mon nom, le voici : Je me nomme Chabert-l'Hercule, dit Mouton. Mouton n'eut pas plus tôt déployé ses titres qu'aussitôt le vieillard se leva, lui fit de nombreux compliments sur sa force et la beauté de ses divers exercices. (On doit saluer toute puissance.)

— Ainsi, vous acceptez mon dîner ? dit l'hercule, en leur présentant des chaises qu'il faisait pirouetter au bout de ses doigts.

(Toute puissance oblige et doit tribut.)

Quand l'aubergiste revint, il avait deux convives de plus à servir.

Tout le monde mangeait avec appétit et gaîment, selon le désir de M. Mouton, quand un ivrogne apparut inopinément au milieu du festin. C'était un enfant de dix ans, avec les cheveux de l'ange Gabriel; la bouche grande et la figure d'un magnifique ovał. Bien que le vin eût bouleversé ses traits, on sentait que la tristesse et l'espièglerie en étaient le caractère saillant ; ses membres grêles flottaient dans un maillot de coton blanc.

Cet enfant était le petit pitre que M. Mouton avait oublié dans la voiture au milieu des biblots. L'hercule, le voyant entrer dans cet état, eut d'abord envie de rire; mais il lui sembla qu'il était mieux de moraliser. L'heure était mal choisie assurément; mais M. Mouton tenait à prouver sa moralité; il lui cria donc de sa plus grosse voix :

— D'où viens-tu, coquin ?

— C'est le turc, monsieur.

— Un galopin, se soûler comme un homme!

— C'est le turc, monsieur.

— N'as-tu pas de honte ?

— Monsieur, c'est le turc.

Tandis que M. Mouton récriminait, le père Léonard s'était levé et avait dit un mot à l'oreille du cabarotier. Un moment après une bouillotte pleine d'eau chantait dans l'âtre ; Mouton continuait :

— Je ne garderai pas davantage à mon service un moutard qui se livre à la boisson.

— Monsieur, c'est le turc qui m'a fait prendre nne médecine.

— Une médecine à six sons le litre, répliqua M. Mouton ; tu t'en iras, coquin !

— Oh là ! oh là ! le cœur, monsieur !

— Je te mettrai dehors, scélérat !

— Que je suis malade, monsieur !

— Il ne fallait pas boire, malheureux !

— Oh ! la médecine ! gredin de turc ! criait l'enfant. Oh là ! le cœur ! ne tournez pas comme ça !

— Un méchant crapaud que j'ai ramassé dans la boue, s'écriait l'hercule, commençant à s'attendrir sur l'état du petit ivrogne.

— Ah ! mon Dieu ! que je suis malade ! disait l'enfant.

— Un gueux que j'ai débarbouillé, élevé, nourri, depuis l'âge de quatre ans, messieurs, continuait Mouton, prenant le monde à partie.

— Ne me laissez pas mourir ! s'écriait l'enfant, d'une blancheur livide.

— Un petit coquin qui, sans moi, serait mort de faim, me faire tant de peine ! ajoutait l'hercule visiblement attendri.

— Pére, s'écriait l'enfant tournant ses beaux yeux bleus vers M. Mouton ; bon père, ayez pitié encore nne fois de votre petit orphelin

— Ce sera la dernière, malheureux, répondit l'hercule, tâchant de cacher son émotion.

— C'est ce que me disait ma bonne mère, quand j'en avais une, répondit l'enfant, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues creuses et pâles.

— Allons ! voyons, tais-toi ! répliqua Mouton le prenant dans ses bras.

— Mon pauvre petit Gil ! dans quel état, gredin de turc ! il m'a tué mon pauvre petit Gil !

Et cet homme, fort comme un mur, pleurait comme un enfant.

— Voici qui le sauvera, dit alors le père Léonard, présentant une tasse de thé au petit Gil, qui la prit avidement des mains du vieillard en jetant sur cet excellent homme un regard profond.

— A présent, au lit, fit le père Léonard en souriant. Et l'on emporta le petit ivrogne qui rendit le reste de sa médecine que le turc lui avait fait prendre. Tout le monde rassuré sur la santé du petit Gil, le repas continna.

Vers la fin du souper une main mystérieuse avait poussé doucement la porte, puis un visage pâle s'était allongé du seuil dans l'intérieur. Pervenche poussa un cri. Quand on la questionna sur son trouble, elle répondit en riant qu'elle s'était mordu la langue. Tout le monde la crut et l'on alla gaîment se mettre au lit.

Léonard réfléchit à son aventure. L'hercule trouva que la petite bohémienne était bien jolie. Pervenche se demandait quel pouvait être ce personnage mystérieux qui ne cessait de la suivre depuis sa sortie de l'Opéra, et tout le monde s'endormit là-dessus : le père Léonard ayant enfermé sa fille dans la crainte qu'il avait des aventures d'auberge.

II.

L'Inconnu.

Nous avons omis de dire que le père Léonard, qui avait retrouvé un éclair de



Mon pauvre petit Gil, dans quel état!...

jeunesse dans la chaleur du vin, fit un tel salut en se retirant; qu'il y mit tant de grâce, tant d'aisance et de souplesse; que son geste facile fut accompagné d'un sourire si enjoué, si fin, si bienveillant, que le pauvre maître-d'hôtel ne sut qu'en penser; et, dans son trouble, il demanda sérieusement :

— Monsieur veut-il qu'on lui bassine son lit?

— Cet homme-là doit être un marquis déguisé, se dit l'hôte à lui-même, mais assez haut pour être entendu de l'homme qui avait effrayé Pervenche et qui entrait dans le moment.

— Cet homme est un paillasse! lui cria l'*inconnu;* puis il ajouta : Donnez-moi une bouteille de votre meilleur vin. Oui, continua-t-il, en se versant largement à boire, oui, ce pauvre vieux est maintenant un paillasse, après avoir été un gentilhomme.

L'aubergiste, qui s'était assis silencieusement au coin du feu, prit la pincette et regarda l'*inconnu* d'un air qui semblait dire : J'écoute; continuez. L'*inconnu* le comprit et lui dit :

— Cet homme était fils unique d'une famille noble autrefois, mais que le temps, les alliances et les révolutions



Pervenche.

avaient un peu décolorée ; il reçnt dans sa jennesse une instruction fort étendue. A trente ans il hérita d'une immenso fortune. Il tint table ouverte, donna des soirées, attira chez lui les savants, les artistes et les gens de lettres. Il prodigua dos encouragements, soutint les théâtres, alimenta les journaux de sa plume et de sa bourse. Si bien, qu'un jonr les billets arrivéront en foule. Malheureusement l'argent avait fui la caisse, les billets revinrent protestés. Bref, on vendit tout chez lui : savants, artistes, gens lettrés et non lettrés, amis et maîtresses disparurent comme par enchantement. Le millionnaire vendit quelques diamants qui lui restaient, ce qui lni donna le moyen de réfléchir qnelques mois encore sur sa position et sur lo parti qu'il devait prendre. Il avait à choisir entre vivre et mourir. Pour mourir il avait cent moyens pour un et peu coûteux ; mais s'il se décidait à vivre, cela devenait nn peu plus dispendieux. Il était donc flottant entre la vie et la mort. Je crois même qu'il allait jouer l'un contre l'autre à pile ou face, lorsqu'en passant derrière l'Opéra il en vit sortir une jolie petite danseuse, qui paraissait être au dernier paroxysme de l'exaltation. Léonard eut la curiosité de lui demander quelle était la raison qui paraissait la jeter dans un pa-

reil désordre. Alors la fureur tombant, les larmes se firent jour dans les yeux de la jeune fille; elle s'écria en sanglotant :

— Je suis danseuse, j'ai du talent, je suis belle, tout le monde en convient, et le directeur refuse mon début.

— Pourquoi donc cela, mon enfant? lui dit Léonard.

L'enfant ne répondit qu'un mot.

— Il me trouve trop sage.

— Qu'allez-vous faire alors? lui dit le ci-devant millionnaire.

— Je vais acheter des échasses, un tambour de basque et courir les rues, répondit fièrement la jeune danseuse.

— C'est bien! cela, s'écria Léonard; enfant, je veux m'associer à ta fortune. Dans les heures de folle jeunesse, j'ai appris à marcher sur des œufs sans les casser; je sais jeter du feu par la gorge, avaler une cruche d'eau, me percer un trou au front pour l'en faire jaillir ensuite comme d'un rocher. Viens! tu es mon enfant, je suis ton père; ma présence à côté de toi peut préserver ta jeunesse de bien des ennuis. J'ai cinquante-six ans, tu en as seize, cela ira sans soupçon; l'âge nous sépare et nous rapproche. Que béni soit Dieu, qui permet à mon adversité d'être bon encore à quelque chose, et de rattacher mon existence à ce pauvre bout de fil flottant que la main brutale d'un malhonnête homme allait briser.....

— Oui, monsieur, sous ce costume de bateleur, est l'ancien millionnaire qui vous a salué! l'ancien millionnaire aujourd'hui paillasse! et cette enfant qu'il accompagne et qu'il appelle sa fille, n'est autre que la petite fugitive de l'Opéra.

— Je doute, ajouta l'*inconnu*, je doute que cet homme survive longtemps à sa chute. Il s'est armé de son désespoir pour en frapper les lâches et les ingrats qu'il a faits; mais ce désespoir retombera quelque jour sur lui et l'écrasera. A son lever, monsieur l'hôtelier, vous aurez la bonté de lui remettre ceci, ajouta-t-il, en lui présentant une lettre soigneusement cachetée.

L'*inconnu* paya sa dépense, sortit et disparut. L'hôtelier enfonça son bonnet de coton sur ses yeux et courut se mettre au lit.

III.

Chacun de son côté.

Ces pauvres confrères ne me paraissent pas rouler en gros équipage; ils ne sont pas riches. Cette petite m'a paru joliment tournée. Ainsi se parlait M. Mouton à lui-même.

Pervenche s'était levée avec le jour. Depuis deux heures, elle s'exerçait aux entrechats, aux battez-chassez croisés, aux pirouettes sur la pointe des pieds; à tous les ronds de jambes, attitudes gracieuses, pas légers, courses aériennes, qu'elle pouvait imaginer, on eût dit un sylphe prisonnier dans une chambre. L'amour de son art lui revenait plus fougueux que jamais; quand elle eut terminé ses exercices, une larme vint mouiller sa paupière. Elle songea aux applaudissements du public. Il y a des natures à qui il faut un monde dans le monde. Le sien, à elle, c'était le théâtre. Cette enfant mourait, pleurait, se désolait, comme un ange déchu, lorsqu'elle était livrée à elle-même. Elle songea à l'Opéra. Elle eut une horrible tentation. Il se fit un combat dans son cœur. L'âme en peine implorait son empire.

— Quand j'aurai payé ma nuit il nous restera cinquante centimes pour déjeuner, se disait le père Léonard, faisant son petit budget; mais nous sommes près de Paris. La journée se prépare pour être belle. C'est une garantie qu'elle sera bonne. J'ai accepté peut-être un peu trop

légèrement le souper do M. Mouton. Quand on a une jeune fille avec soi, il faut être sobre pour ces sortes d'invitations. Il y a toujours, même à son insu, une arrière-pensée de la part de celui qui les fait. J'aurais été bien heureux de rendre à M. Mouton l'honneur qu'il nous a fait. L'acquit de l'obligation éloigne les prétentions. Ce n'est pas aujourd'hui, malheureusement, que je pourrai en agir ainsi, et en attendant me voilà engagé. Tous les chagrins sont pour la pauvreté.

Il n'avait pas achevé cette dernière parole, que l'on frappa doucement à la porte de sa chambre. L'hôtelier entra, son bonnet de coton à la main, salua avec bonne humeur, et lui dit du ton le plus respectueux qu'il put trouver :

— Vous êtes monsieur Léonard de Beaumont?

— Oui, monsieur, répondit le pauvre homme, tout étonné de s'entendre appeler par son nom et d'être connu de l'aubergiste du *Cheval-Blanc*.

— Voici une lettre qui porte votre suscription et qu'un monsieur m'a remise hier soir pour vous.

— Merci, monsieur, fit le pauvre homme sans adresser une seule question à l'aubergiste.

— Monsieur déjeune-t-il avant de partir? lui demanda l'hôtelier

— Nous ne déjeunons jamais, répondit Léonard d'une voix ferme ; cela n'est pas dans nos habitudes.

L'aubergiste salua et sortit, en se disant : Ma prévenance lui a été désagréable. Il y a des prévenances qui sont des indiscrétions.



IV.

La lettre.

Comme le père Léonard rompait le cachet, quelqu'un frappa vigoureusement à la porte. C'était l'hercule

— Eh bien! papa, a-t-on passé une bonne nuit? Comment ça vous va-t-il ce matin? Et Mouton donna un coup d'œil oblique dans la chambre. On se doute bien de ce qu'il y cherchait.

— Mais, j'ai bon sommeil, Dieu merci, lui répondit tranquillement le père Léonard.

— Et votre fille... a-t-elle bien dormi? C'est que l'on n'est pas très bien couché dans ces maisons de passage.

— Ho! la jeunesse dort partout, répliqua le père Léonard, tout en se disposant à ouvrir sa lettre.

— Elle n'est sans doute pas encore levée, demanda M. Mouton, avec un air d'indifférence, mais promenant ses regards avides dans tous les recoins de l'intérieur.

— Pas encore, répondit le vieillard, impatient de prendre connaissance de sa lettre.

— Ah çà! papa, j'espère que nous allons déjeuner avant de sortir d'ici?

Le père Léonard fit à M. Mouton la réponse qu'il avait faite à l'aubergiste; puis il sortit la lettre de son enveloppe. L'hercule sentit qu'il s'était trop avancé. Il revint à son opinion de la veille, touchant la fierté du pauvre homme. Il n'insista pas. Seulement il lui dit :

— Au moins, papa, vous ne refuserez pas de faire route avec moi, dans mon équipage?

— Grand merci, monsieur Mouton,

grand merci, la voiture m'incommode. D'ailleurs, il y a si pen loin d'ici à la barrière, que c'est vraiment un plaisir, pour nous, de faire la route à pied.

En disant ces mots, le père Léonard brisa l'enveloppe, la jeta dans la cheminée et ouvrit sa lettre. La discrétion exigeait, sans doute, que Mouton se retirât; mais les hercules ne connaissent pas ce détail de la civilisation. Le pauvre homme s'inclina et lui demanda la permission de lire sa lettre.

— A votre aise, papa, à votre aise, s'écria l'hercule, bourrant, près de la cheminée, une énorme pipe en écume de mer et toute garnie d'argent.

Comme le pauvre homme ouvrait sa lettre un papier s'en échappa, voltigea et s'abattit au pied de l'hercule.

— Vous laissez tomber un papier, fit Mouton, en le lui remettant. Ce papier était un billet de mille francs. La lettre que lisait le père Léonard était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Au temps de votre prospérité vous « m'avez obligé d'une somme de trente « mille francs pour fonder le journal « de. ... Après plusieurs déboires, ma « feuille a enfin triomphé des difficultés « que toute œuvre et toute chose ren- « contre presque toujours à son début. « Vous m'avez laissé en repos, malgré « vos droits. Bien que mes billets soient « périmés, malgré l'abus et le bénéfice « de la loi, je dus me souvenir que je « vous devais. Vous recevrez, à des épo- « ques, que je ne puis malheureusement « préciser, une somme pareille à celle- « là, que je vous adresse jusqu'à extinc- « tion du total. »

Cette lettre était sans signature. Léonard de Beaumont avait obligé tant de monde pour ces sortes d'entreprises, qu'il ne put jamais, quelque effort de mémoire qu'il fit, deviner d'où lui venait ce bon souvenir; ce débris flottant de sa fortune naufragée.

Le père Léonard, ayant parcouru la lettre avec rapidité, prit le billet des mains de M. Mouton, le fourra dans la poche de sa redingote marron avec la lettre et garda le silence : ce qui déconcerta un peu l'hercule, mis dans la confidence du billet par une distraction et un petit coup de vent. Ce silence pesait sur les épaules de M. Monton comme un poids de deux cents kilos. Heureusement la voix de son pitre, qui venait de se réveiller, se fit alors entendre. Son pitre l'appelait. Cette voix qu'il aimait le tira d'embarras. Comme il sortait, la jeune danseuse entra. L'hercule trembla comme la feuille. Pervenche lui souhaita le bonjour en souriant. Ce reflet, que la grâce répand sur un joli visage, était naturel à la jeune Pervenche, qui ne songeait nullement à se mettre en frais de grimaces pour plaire à M. Mouton, quoiqu'elle l'estimât dans son cœur. Cependant, la vanité de M. Mouton s'accapara ce rayon de soleil et son âme en fut embrasée.

— Bonjour, père! fit la petite danseuse en volant comme un zéphyr dans les bras du bonhomme.

— Pervenche, lui dit le père Léonard, Pervenche, vous avez pleuré.

— C'est vrai, répondit l'enfant sans détour et rêvant.

— A quoi songes-tu?

— Que les échasses sont bien lourdes à mes jambes, et la terre bien dure sous mes pieds.

— Nous pensons donc toujours aux planches et aux souliers de satin?

— Toujours! tenez, voyez!

Et là-dessus la jeune Pervenche s'empara lestement d'une chaise, la prit dans ses bras et se mit à valser avec tant de grâce, de souplesse et de rapidité, que

le bonhomme en eut un éblouissement. Pervenche jeta sa chaise loin d'elle et se mit à faire une polka, en s'accompagnant avec des castagnettes. Son agilité, l'ondulation de son corps, l'animation de son teint, le feu de ses regards, subjuguérent Léonard de Beaumont; il s'écria :

— Pauvre vierge tombée, qui te rendra ton piédestal? qui refera ton autel? Non, ces pieds ne sont pas faits pour le ruisseau, cette grâce n'est pas faite pour l'œil de la foule toujours remplie de brouillards.

Léonard, aprés cette réflexion, songea à se mettre en route. Avant, il voulut faire une visite à son voisin et confrère l'hercule. En le voyant entrer, M. Mouton fut dans la jubilation.

— Je compte bien, lui dit le père Léonard, que nous ne sommes pas quittes ensemble et que vous accepterez un petit dîner, sans façon, quand vous serez installé à la barrière Fontainebleau.

L'hercule fit des cérémonies; mais le père Léonard ayant ajouté que sa fille se joignait à lui pour l'inviter, toute résistance tomba. En ce moment, le pitre qui revenait de Choisy-le-Roi, où son maître l'avait renvoyé prendre des nouvelles sur le sort de son turc, lui apprit qu'il était mort dans la nuit, comme l'avait prédit le médecin.

Ceci fut un coup de foudre pour M. Mouton.

— Qui fera l'annonce? s'écria l'hercule, où trouver un pareil homme?

— Tranquillisez-vous, je m'en charge, dit le père Léonard.

— Vous! s'écria l'hercule étonné.

— J'ai été comédien dans ma jeunesse, et j'excellai dans les emplois de Jeannot qu'a illustré Brunet... Je vous ferai vos annonces.

V.

L'artiste.

Le pauvre homme avait compris avec un cœur de père tout ce que devait souffrir Pervenche à se promener sur des grandes bêtes d'échasses et à faire grincer un stupide tambour de basque. Il avait résolu de l'affranchir de ce triste travail pour la rendre à l'illustration, à la gloire; pour la faire rentrer dans sa vie. Il résolut en conséquence de prendre la place du turc laissée vacante à cause *de décès*. Ce fut alors qu'il déploya sans s'en douter un talent et une éloquence d'artiste qu'il ne soupçonnait pas en lui.

— Monsieur Mouton, disait un jour le père Léonard, je vous ai vu travailler, ce que vous faites est fort bon, mais vous ménagez mal vos effets, vous travaillez sans méthode, sans arts, vous vous habillez mal, votre baraque n'a pas de couleur, c'est un fouillis épars où les instruments sont entassés pêle-mêle ; rien ne se détache, tout se confond. Il faut pour le spectateur que tout soit clair, saisissant et rapide. Comment se fait-il que vous soyez beau, bien fait de corps et que vous paraissiez d'une stature lourde, nonchalante, vulgaire? Vous avez une chevelure superbe, bien plantée : vos cheveux sur votre tête n'ont ni tournure ni style. Vous ne savez pas marcher, votre démarche est sans gravité, votre œil vague, sans assurance; tout cela est gauche, pauvre, et plat; vous êtes encore à la méthode banale, grossière, de nos hercules forains qui travaillent avec des pavés et des roues.

Il faut transformer votre baraque et devenir à force d'art l'empereur des hercules, la réclame fera le reste, n'oubliez pas que la réclame est devenue une puissance à laquelle rien ne résiste. Elle éveille la curiosité, elle entraîne la foule,

elle la dirige, l'inspire, forme son opinion, vide les poches, soutient la foi. C'est la réclame qui fait d'un nain un géant, d'un moineau franc un rossignol, un orateur d'un âne; la réclame! c'est le foyer qui réchauffe, le soleil qui éclaire, donne la vie, la puissance, la gloire. Barbouillez les murs d'affiches, encombrez les journaux d'annonces, faites emboucher, hurler, sonner toutes les trompettes; ne craignez rien, le grand homme du jour est celui-là qui sait mettre des embouchures d'argent à toutes les trompettes et qui les tient à ses ordres.

Notre hercule attrapa un gros mal de tête à suivre les raisonnements du père Léonard. Le père Léonard ajouta :

— Monsieur Mouton, il vous faudrait un directeur.

Le père Léonard venait de se créer un emploi.

— Eh bien! s'écria Mouton, je vous nomme mon directeur général, aux appointements de dix écus par semaine. Le pauvre homme accepta.

C'était un morceau de pain pour lui et Pervenche.

Deux jours après on lisait sur les murs de Paris et dans les journaux :

« M. Chabert, dit Mouton, hercule « du nord, vient enfin d'arriver à Paris. « M. Chabert laisse bien loin derrière « lui les hercules qui l'ont précédé « dans la carrière des gigantesques exer- « cices. Ce qui distingue surtout M. Cha- « bert de ses devanciers, c'est l'élé- « gance des manières, la grâce dans « les exercices les plus terribles. Ses po- « ses classiques et sévères lui attirent « tous les jours les suffrages des artistes « les plus distingués de la capitale. On « aura une idée de la force prodigieuse « de cet Alcide quand on saura qu'il sou- « lève, porte et jette à terre un poids de « 3,000 livres! qu'il arrête d'une main « un char traîné par un cheval vigoureux, « et qu'il jongle enfin avec des boulets « de 48. Les premières places sont de « 50 cent., les secondes de 25 cent. « Avenue des Champs-Élysées. »

Le matin de l'ouverture, le père Léonard disait encore à M. Mouton.

— N'oubliez pas que le public aime tout ce qui est théâtral, de même qu'il aime la déclamation, les efforts de gosier, et le renflement de voix. Il vous faut faire une entrée, j'ai tout disposé pour une mise en scène soignée; voilà vos cheveux noirs admirablement bouclés et tombant sur votre col comme la crinière du lion de Némée, tué par Hercule, votre antique confrère. Ce collier de barbe d'une sobre dimension encadre admirablement votre visage, que vous aurez soin de colorer un peu pour relever l'énergie de vos traits; ce maillot de soie rose vous va superbement; ces sandales feront un bel effet attachées à vos jambes avec ces courroies de buffle jaune. Vos brodequins de cuir noir enlevaient toute illusion et sentaient le prosaïque; ce cercle de cuivre couleur de feu ceignant votre tête vous donnera un air de Jupiter qui ne manquera pas d'attirer le regard des dames. Cette peau de lion, avec sa large gueule pendante, agrafée sur l'épaule droite; cette massue dont vous serez comme armé ne peuvent manquer de fasciner l'auditoire. Vous marcherez gravement, carrément, la tête jetée en arrière, le torse bien appuyé sur les hanches, le jarret souple, bien tendu et le pied posé d'aplomb sur le sol; de façon que tout soit de niveau du faîte à la base; surtout ne vous montrez pas à la parade, ce qui est souverainement niais et de mauvais goût : il ne faut jamais se prodiguer au public; il faut moins viser à la force qu'à la facilité; une chose forte, faite péniblement, fatigue le public, le rebute, il n'y revient pas; n'en prenez que selon le médium de vos forces; aller au-delà ne serait qu'un succès avorté.

M. Mouton se soumit aux injonctions de son professeur le mieux qu'il put. Tout devait lui réussir.

S'il fallait juger de l'éducation d'un peuple par ses plaisirs, il y aurait ici matière à bien des réflexions. S'il fallait juger de la délicatesse de ses goûts par le choix de ses amusements, nous serions exposés à bien des déboires sans doute. Entre l'homme qui élève son âme à une tragédie de Corneille et celui qui admire la force des muscles d'un imbécile; entre celui qui applaudit Cinna et celui qui s'extasie devant les stupides grimaces des tréteaux, il y a tout un monde, il faut en convenir. *Le veau à deux têtes, Jonas dans le ventre de la baleine, l'homme qui avale des cailloux, la femme sauvage qui mange de la chair crue, la Passion de Notre-Seigneur;* je ne parle pas de ces jongleurs de toute façon qui du moins développent une sorte d'adresse, ce qui est un résultat de l'intelligence; tout cela sont pourtant encore le barbare, toutefois, hâtons-nous de le reconnaître, n'y a-t-il pas autant de naïveté que de grossièreté dans l'admiration du peuple pour ces gros spectacles et surtout pour ces gros mensonges? Le peuple, à deux lieues de Paris, connaît à peine ce que c'est qu'un théâtre, les gens des environs des barrières forment tout le public des bateleurs. Une partie de nos faubourgs laborieux emplit leur baraque. Rétablissez le combat des chiens contre un taureau vieux, maigre, moitié éreinté; laissez quelque montagnard rôder autour des barrières avec un ours musclé et luttant contre tous les chiens-dogues, boules-dogues ou roquets du voisinage, vous serez effrayé du nombre de barbares qui envahiront vos arènes, et qui applaudiront aux gueules sanglantes et aux chairs déchirées. N'avons-nous pas vu dans notre enfance une oie pendue à une potence, et des Auvergnats le guillotiner à coups de bâton, lancé d'un but assez éloigné, et l'animal avoir une agonie d'une heure avant qu'un adroit brutal lui eût enfin arraché le col, et chaque mutilation, ou chaque bâton qui le blessait n'attirait-il pas un gros rire stupide et cruel dans la foule des amateurs? Pourquoi riaient-ils? parce que l'animal atteint se débattait dans d'horribles convulsions. Pourquoi donc un animal au lieu d'une bouteille ou d'une poupée en plâtre, pour stimuler l'adresse? C'est qu'il faut à l'homme barbare quelque chose qui vive, souffre et sente.

Les plaisirs brutaux ont à peu près disparu autour de la capitale, c'est une victoire remportée sur les mœurs populaires; espérons que les plaisirs niais qui amusent encore l'ignorance des masses disparaîtront quelque jour aussi, et consolons-nous de la naïveté du peuple, puisqu'il dépouille de plus en plus sa grossiéreté; espérons surtout que le bon vouloir de nos gouvernants rendra le peuple de plus en plus difficile dans le choix de ses plaisirs et la délicatesse de ses goûts. Quoi qu'il en soit, les bateleurs seront pour longtemps encore les artistes du pauvre peuple.

Le père Léonard venait d'innover dans la baraque de l'hercule; il nous reste à voir quel en fut le résultat.

VI.

La baraque.

Quand le père Léonard revint à l'hôtel, Pervenche avait la tête fort préoccupée. En voyant rentrer le père Léonard, elle mit lestement dans sa poche un billet qu'elle achevait de lire. Un nuage rose passa sur le visage de la jeune fille; il ne dura qu'un moment. Le pauvre homme vit le nuage, le mouvement, et soupçonna le reste; il sentit qu'un souffle malsain avait pénétré chez lui. Toutefois, il garda sagement le silence à ce sujet; il ne voulut pas provoquer une explication qui, faite à l'étourdie, n'aurait en pour résultat que le mensonge. Il laissa venir; il attendit.

— Mon enfant, lui dit le pauvre homme, il faut vous habiller, vous faire belle pour faire honneur au triomphe de M. Chabert. Votre toilette est complète!



Vous laissez tomber un papier, dit Mouton en le lui remettant.

— Oui, père, répondit Pervenche.

— Je dois vous annoncer, mon enfant, quo nous renonçons aux échasses et au tambour de basque, du moins pour un certain temps.

Le père Léonard ne voulut pas lui faire des promesses définitives ; il savait que, dans la vie, tout est fugitif, et qu'une promesse avortée est souvent la mère du désespoir. Il lui dit encore ceci :

— Peut-être que le temps n'est pas loin, où un public plus digne applaudira en toi des travaux plus glorieux.

Ceci était pour l'espérance.

— Voici un petit cadeau que vous pouvez accepter sans rougir ; c'est un père qui vous l'offre, fit le pauvre homme, en lui présentant une magnifique paire de boucles d'oreilles.

Pervenche se jeta avec une joie d'enfant au cou du vieillard.

— Car nous sommes riches maintenant, ajouta le pauvre homme ; M. Chabert nous a nommé directeur général de... de sa baraque, ajouta-t-il en riant.

Au nom de M. Chabert le visage de Pervenche se rembrunit, craignant, sans doute, que le père Léonard n'eût contracté

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Editeurs.



Pervenche reçoit une rose des mains de l'hercule.

quelque grosse obligation envers M. Chabert, et dont elle serait l'acquit forcé.

Elle savait bien que le père Léonard était incapable d'une telle pensée; mais M. Mouton avait-il, lui, la même délicatesse? Elle ignorait que bientôt ce serait M. Mouton, l'hercule, qui serait l'obligé du pauvre vieillard.

La jeune Pervenche ne voyait dans tout que des actes de honteuse spéculation.

Le père Léonard la quitta pour courir à son poste. Pervenche se mit à relire son billet, il était ainsi conçu :

« Mademoiselle,

« Je vous aime plus que ma vie; voilà « pourquoi je me trouve partout où vous « êtes, que je sois chacun de vos pas. « Tournez vers moi un de vos regards et « je vous enlève à tout jamais aux brumes « de la rue. Je sais que le vieillard qui « vous accompagne n'est pas votre père; « cet homme est un ancien millionnaire « qui a perdu l'esprit avec le reste de sa « fortune. Cet homme est fou; vous « ne pouvez demeurer plus longtemps ex- « posée aux conseils d'un pauvre insensé. « Réfléchissez! »

Cette lettre était sans signature ; mais Pervenche en connaissait parfaitement l'origine. Le visage qui lui avait arraché un cri à l'hôtel du *Cheval-Blanc* lui revint à l'esprit. Elle était de cet homme.

Pervenche, qui ne manquait pas de finesse, résuma ainsi ce billet : — Ce monsieur tire à vue sur notre indigence. — Elle se réserva de le remettre en son lieu, quand l'occasion s'en présenterait. — Elle garda vis-à-vis du père Léonard le plus profond silence sur cela ; — mit un joli chapeau rose, garni de fleurs, prit son ombrelle bleue et partit pour la baraque de M. Mouton, ainsi que le lui avait recommandé son père

Comme elle arrivait, une foule immense entourait la baraque de M. Mouton et riait aux lazzis singuliers d'un pitre qui paradait sur les tréteaux. Ce pitre était coiffé d'une grande perruque rouge terminée par une longue queue, laquelle queue était liée avec un ruban orange ; il avait une casaque jaune, une culotte verte, un gilet rouge et des bas bleus rayés. Ce pauvre Jocrisse racontait aux auditeurs ébahis, qu'il sortait de maison, qu'il avait quitté le service d'un capitaliste qui avait laissé dévorer sa fortune par les artistes et les gens de lettres, et les tribulations qu'il éprouvait, lui, pauvre domestique, à retirer ses gages. Le thème était bon, il en faisait jaillir des scènes si vives, des portraits si gais, des réflexions si drues, dans un langage si comique, que la foule attentive et riante restait suspendue à ses lèvres. Bobèche et Galimafré semblaient être ressuscités.

Ce Jocrisse était le petit Gil formé aussi par M. Léonard de Beaumont.

Pervenche traversa les groupes assemblés, et entra. Le père Léonard se présenta et fit l'annonce avec un tel accent de conviction, que la foule, entraînée, emplit la baraque.

Un homme à figure sombre s'était placé derrière Pervenche. Il épiait ses mouvements avec attention. Pervenche, comme tout le monde, attendait l'apparition de l'hercule. Sur un signal du père Léonard un orchestre, assez joliment composé, ronfla soudainement, préparant ainsi l'entrée en scène de M. Mouton ; enfin, un long rideau à franges d'or s'ouvrit, et Léonard s'écria d'une voix forte :

— Monsieur Chabert!

L'hercule entra au milieu des fanfares. L'effet qu'il produisit fut magique, irrésistible ; sa haute stature, sa massue fièrement jetée sur son épaule, sa large peau de lion collée à ses reins et traînant à terre, sa belle coiffure taillée comme la crinière d'un lion, enfin, tout le décorum ménagé par les soins d'un habile metteur en scène avaient réussi au-delà de toute espérance. Pervenche changea de couleur et sentit une émotion singulière parcourir tout son corps. Enfin, les réclames, l'art que le père Léonard avait mis à organiser tout cela, à enseigner l'hercule, à faire la parade et l'annonce, avait assuré pour longtemps des recettes brillantes à M. Chabert.

Le vieillard était l'âme du succès ; l'autre n'en était que les muscles.

Ce jour-là, M. Mouton fit six cents francs de recette ; et sa réputation allait devenir européenne.

Le personnage placé derrière Pervenche sortit avec la foule sans être vu, se disant à lui-même : « On a fait de mon argent l'usage que j'en espérais ; Léonard va développer dans cette enfant l'amour du luxe ; l'indigence est au bout, l'indigence me la livrera. C'est moins pour le morceau de pain qui leur manque que pour la robe qu'elles n'ont pas que les femmes se donnent ; attendons. »

Le soir, le travail terminé, M. Mouton disait à Pervenche :

— Eh bien ! mademoiselle, comment m'avez-vous trouvé dans mon déguisement ?

— Pas mal, répondit Pervenche jouant l'indifférence.

— Gageons, continuait Mouton, que je vous ai paru bête.

— Mais non ; pourquoi cela ?

— Dame, que sais-je, moi..... parce que l'on ne plaît pas à tout le monde, quoi !

— Cependant, ce que vous dites-là n'est pas juste : tout le monde vous a applaudi.

— L'opinion d'une personne, répliqua M. Mouton, nous est souvent plus agréable que celle de tout un public.

— Agréable, oui, mais profitable non, fit la petite Pervenche avec un sourire où l'ironie se mêlait à l'incrédulité.

M. Mouton fut désarçonné par cette dernière phrase; il garda le silence et devint rouge. L'hercule n'entendait rien aux choses spirituelles.

Puis, le changement de costume de Pervenche lui inspirait un certain sentiment de respect. Il sentait que cette jeune fille n'était plus de leur monde. Il se demanda même d'où pouvait provenir une telle transformation dans la mise et les manières de la bohémienne. Comme l'imagination n'était pas sa maladie, il n'alla pas fort loin en conjectures, il s'en tint simplement au fait, et puis, que lui importait la cause? Cependant il s'en tourmentait secrètement. Pervenche avait ramassé une corde, et se mit à sauter, faisant des triples croix de chevalier et courant dans la baraque avec la rapidité d'une biche. La grâce et les formes légères de Pervenche se révélèrent aux yeux de l'hercule dans tout leur éclat; jamais pied ne lui parut si mignon, jamais jambe plus voluptueuse; et puis ce jeu qui ramenait la femme à l'adolescence, l'enveloppant comme d'un voile pudique, faisait taire l'esprit et songer le cœur; l'homme se disait ce que dit l'homme surpris par la beauté; le cœur disait : c'est encore un enfant. Tous ces sentiments divers agitaient d'autant plus l'hercule qu'il ignorait jusqu'au mot : analyse du cœur humain, et que par conséquent l'observation n'était pas son fort.

L'hercule détacha une magnifique rose d'un rosier qui décorait la baraque et l'offrit à la petite sauteuse de corde.

Pervenche la reçut des mains de l'hercule avec un sourire du ciel, et la mit à sa ceinture ; ce qui enchanta l'hercule.

Heureux commencement des douces passions où un rien donné fait tant de plaisir, où un rien reçu semble un monde. Malheur quand vient l'heure des grands cadeaux, c'est que le jour baisse dans le cœur, le temps y fait des brèches que tous les diamants et l'or du Pérou ne peuvent jamais parvenir à combler. La couronne d'or de la fin ne vaudra jamais les riens du commencement. L'amour a sa défloraison.

Pervenche voulut jouer avec les boules de cuivre éparses dans la baraque. Ces boules lui parurent scellées au sol. Quelque effort qu'elle fît, elle n'en put soulever aucune.

— Je vous en prie, mademoiselle, n'emportez pas ces boules, lui dit l'hercule en souriant. L'hercule en ramassa trois et se mit à jongler. Lorsque Mouton reçut l'une de ces boules en équilibre sur la saignée du bras, Pervenche fit un cri :

— Ah ! fit-elle en se précipitant sur le bras de l'hercule pour jeter la boule à terre, vous allez vous blesser !

M. Mouton laissa tomber la boule à terre, une émotion indicible avait traversé son âme. Pervenche venait de lui donner un témoignage d'intérêt.

Pervenche fit une pirouette, salua l'hercule en s'enfuyant et disparut. Elle s'arrêta un moment dans un groupe où l'on chantait. Une voix lui dit sourdement à l'oreille :

— Quelle réponse allez-vous me faire, mademoiselle?

Pervenche se retourna et se trouva en face de l'*inconnu*. Cette fois la jeune fille ne perdit pas contenance, elle répondit :

— Aucune, monsieur!

L'*inconnu* la regarda avec un sourire étrange. Pervenche se sentait en elle une force surnaturelle. Où puisait-elle cette confiance? Nous ne savons; mais la venue de M. Chabert traversa l'esprit de la jeune danseuse; elle se sentait comme appuyée contre une pyramide.

Chabert rêvait à la prestesse de Pervenche quand le père Léonard le salua avec son affectuosité et sa distinction habituelles. L'hercule ne comprenait rien aux manières étranges du vieillard, il se précipita au-devant du pauvre homme et lui dit :

— Monsieur Léonard, je n'entends pas désormais que vous montiez sur mes tréteaux, malgré votre talent et votre bon débit.

— Eh! pourquoi donc cela, monsieur Mouton? cela m'amuse beaucoup; je suis un peu artiste aussi. Tout le monde qui m'écoute est composé de braves gens, j'aime à faire rire les braves gens.

— Je vous le répète, monsieur Léonard, je ne veux plus vous voir monter sur mes tréteaux : de la façon dont vont les recettes, il me faut un homme de confiance : vous resterez à la caisse.

L'hercule sentait qu'il se trouvait en face d'une nature supérieure; à travers les traits appauvris du bonhomme, il sentait qu'il y avait de belles fleurs cachées sous des ruines. Le feu sombre de ses regards, la gravité de son front chagrin sur lequel se répandait comme une lumière fugitive, la mobilité de ses lèvres ironiques, son teint où brillait encore un reste de couleur, l'onction de sa voix et la tristesse de son sourire : tout cela charmait et touchait. L'hercule se sentait comme transformé par la parole du vieillard. Il admirait son entente en toute chose, sa science des affaires, son habileté et sa rapidité d'exécution, et il se disait. D'où vient cet homme? quel est-il? Cet homme serait certainement mieux placé à la tête d'un théâtre qu'à la tête de ma baraque; n'est-il pas comédien, administrateur et professeur? M. Mouton aurait pu ajouter : et littérateur.

Le père Léonard fut inébranlable : il voulut absolument rester dans son emploi. Rien ne put le déterminer à faire autre chose. La place de caissier lui parut dangereuse : elle attire, se disait-il, la défiance et les soupçons. Que faut-il pour cela? une baisse dans la curiosité publique. Il aimait mieux courir la chance d'un coup de sifflet.

VII.

Les deux roses.

En rentrant Pervenche demanda un verre d'eau à la servante de l'hôtel.

— Est-ce que mademoiselle se trouve mal? lui demanda la servante.

— Non, ma chère amie, lui répondit la petite danseuse, c'est pour cette fleur qui commence à se faner. En disant cela elle indiquait du regard la rose que M. Mouton lui avait donnée. Puis elle ajouta comme en riant :

— C'est que, voyez-vous, une fleur donnée par un hercule...

— Qui donc? quel hercule? demanda la servante.

— M. Chabert, dit Mouton, répondit la danseuse, en faisant un geste comiquement emphatique, et enflant la voix.

— Tiens! s'écria la servante; il en donne donc à tout le monde, des roses; il paraît tout de même qu'il est joliment hercule celui-là : il m'en a donné une pareille ce matin.

— Une pareille? demanda Pervenche.

— Avec un gros baiser encore.

— Et vous vous êtes laissé embrasser! lui dit Pervenche.

— Est-ce qu'il y a moyen de faire autrement, quand un hercule vous tient! J'avais beau me démener, je ne pouvais pas m'arracher de ses gros bras de fer, répondit la servante riant aux éclats.

Pervenche se mordit les lèvres : une goutte de poison venait de pénétrer dans son cœur. La rose restait sur la cheminée, quand la servante lui dit :

— Eh bien, et cette pauvre fleur, est-ce que vous la laissez là?

Et aussitôt sans attendre de réponse, elle prit la rose de Pervenche, ôta la sienne qu'elle avait aussi à sa ceinture et les mit toutes les deux dans le même verre

— Là! fit la servante, les voilà comme deux sœurs.

Pervenche devint rouge écarlate.

Cette action de la servante semblait traduire la pensée de l'hercule assimilant ainsi la jolie danseuse et une grosse servante d'auberge.

L'amour piqué éveillait chez Pervenche un sentiment sur la foi duquel elle pouvait bien se tromper.

— Tenez, mademoiselle, continua la servante en lui présentant un journal, vous aimez la danse : voici l'histoire d'une danseuse qui pourra vous intéresser.

Pervenche prit machinalement le journal des mains de la grosse fille et lut :

« Jusques à quand les artistes de toutes « sortes seront-ils soumis aux caprices « individuels de tel ou tel personnage, « de tel ou tel directeur? quand seront-ils « enfin affranchis de ce joug que l'on « nomme faveur? de cette protection « nommée intrigue! Pour ne parler ici « que du théâtre, n'est-on pas effrayé « du chemin, ou plutôt des mille détours « qu'un artiste doit prendre s'il veut ar- « river? Les voies sont hérissées d'entra- « ves de toutes sortes : les directeurs, qui « devraient en faciliter l'accès, ne sont-ils « pas autant de pachas qui en resserrent « au contraire les avenues? Un fait! N'a- « vons-nous pas vu de nos jours une cé- « lèbre actrice que nous nous permettrons « d'appeler, nous, grande tragédienne; « ne l'avons-nous pas vue repoussée « cruellement du théâtre qu'elle avait fait « fleurir, pour céder la place à une mau- « vaise marionnette, lourde, criarde, « empâtée, sans accent, sans esprit et « sans âme! La grande tragédienne se « nommait madame Dorval. Quant à l'au- « tre, son amant, quoique grand artiste, « original, sensible, terrible, comique, « a-t-il jamais pu parvenir à réchauf- « fer, de son génie, cette lourde statue « que nous ne nommerons pas? Jamais! « Cependant c'est devant ça que la pau- « vre Dorval, la créatrice de Lucie dans « *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, la « créatrice de *Marie-Jeanne*, sa dernière « création; c'est devant cette médiocrité « que cette femme de génie s'est retirée! « Mademoiselle M... ne comblera jamais « le vide désolant que la mort de ma- « dame Dorval a laissé au théâtre et « dans l'âme de ses admirateurs. Le pu- « blic se souviendra toujours d'*Adèle* « dans le drame palpitant d'*Antony*.

« Aujourd'hui nous avons la douleur « de voir mademoiselle P..., célèbre dan- « seuse, courir les foires sur des échas- « ses, un tambour de basque à la main, « lorsqu'on a reconnu en elle un talent « hors ligne, et qu'il laisse une lacune « à l'Opéra. La raison? Il paraîtrait qu'un « personnage, influent dans les hautes « coulisses de ce royal théâtre, aurait des « prétentions par un peu trop turques, « et que la petite aurait un peu trop de « scrupule. En attendant la fin de ces pué- « riles débats, le public est privé d'une « danseuse douée des plus rares qualités, « mais malheureusement pas assez lé-

« gère aux yeux de certain personnage.
« Nous avons en main les lettres les
« plus curieuses à ce sujet.

« On dit que mademoiselle P... va
« débuter incessamment sur un théâtre
« secondaire de la capitale.

« Nous demandons sérieusement, à
« monsieur le directeur de l'Opéra, s'il
« souffrira que cette jolie sylphide aille
« se casser les ailes dans les coulisses
« étroites d'un théâtre de second ordre,
« dont son incurie ferait la fortune?

« *Signé :* L... DE BEAUMONT. »

En achevant cette lecture, Pervenche se frotta les yeux et crut avoir rêvé. Il était bien clair que quelqu'un s'occupait d'elle, que c'était d'elle qu'il était question dans ce journal. Mais quel était ce quelqu'un, quel était ce protecteur mystérieux? Voilà ce qu'elle ne put deviner. Son cœur battait avec violence; mille sentiments divers lui traversaient l'esprit.

Elle eut une lueur d'espoir.

— Eh bien! mademoiselle, comment trouvez-vous l'histoire de cette jolie danseuse qui court la pretentaine sur des échasses? lui dit la servante en voyant Pervenche reployer le journal.

— Assez drôle, répondit Pervenche avec distraction.

— C'est tout de même farce, une jolie fille de théâtre courir les rues, continua la servante. Aussi, pourquoi est-elle si bégueule. Tout le monde sait bien que la vertu ne loge pas dans les coulisses, et que la danse, surtout, conduit aux écarts. Quand on est si sauvage que ça, il faut se faire bénédictine, n'est-il pas vrai, mademoiselle? Au théâtre, il n'y a pas de milieu, il faut, ou un mari, ou un amant.

— Sans doute, répondit Pervenche, un mari éloigne bien des prétentions.

— Un mari! taisez-vous donc! s'écria la servante. Un mari, c'est bête comme tout. Est-ce qu'ils voient jamais rien de ces choses-là! Un amant, à la bonne heure! les amants sont toujours inquiets, soupçonneux; ils veillent avec attention sur leur trésor. Mais les maris! ce sont eux qui, pour la plupart, donnent des amants à leur femme; ils forment les yeux par ennui, par dégoût ou par calcul.

Quant à moi, je choisirais un amant, continua la servante, surtout un monsieur qui aurait des écus... et qui m'aimerait, par exemple.

Ce qui m'aimerait était placé là, évidemment, pour corriger le *monsieur qui aurait des écus;* phrase vile et crue que bien des femmes grossières ou désenchantées ne répugnent malheureusement pas de répéter tout haut aux oreilles des jeunes filles pleines d'illusions et de bizarres aspirations. Que faut-il à la vertu pour faillir? à la faiblesse pour céder? Un prétexte, une raison, un mot jeté en l'air, un sophisme, billet d'enterrement de l'honneur ou de la conscience.

—Oui, répondit Pervenche, quelqu'un qui vous aimerait; mais où le trouver, ce quelqu'un qui vous aime?

— Tiens! c'est vous, mademoiselle, qui me faites ces questions-là? Eh bien! et ce beau monsieur en cravate blanche, en habit noir, et en gants blancs, qui passe et repasse sans cesse sous vos croisées; ce n'est donc rien? Excusez! il a des gros diamants en or, plein les doigts, une montre en or, large comme une bassinoire, dans son gousset, et à son cou une chaîne qui ferait le tour de la cathédrale.

— Quel monsieur voulez-vous dire? reprit la petite danseuse, toute troublée et remplie d'un sentiment de vague inquiétude.

— Eh bien! ce monsieur dont je vous ai remis la lettre, continua la servante.

En ce moment un bruit de chaise se fit entendre de la chambre voisine. Pervenche trembla.

— Mademoiselle, s'écria Pervenche, frappée d'un noir pressentiment, il y a quelqu'un dans cette chambre!

La servante se prit à sourire.

— Dites-moi qui est là, lui cria Pervenche.

La porte s'ouvrit soudainement, un homme pâle en sortit en lui disant :

— C'est moi! moi qui vous aime!

La servante, qui avait arrangé la comédie, s'enfuit alors lestement, laissant ainsi la jeune fille dans l'embarras d'un tête-à-tête improvisé.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, ce petit stratagème, pour me présenter à vous. Hélas! je n'en connaissais pas d'autre.

Pervenche tremblait et ne disait mot. L'inconnu continuait :

— Rassurez-vous, mademoiselle, je ne veux ni vous nuire, ni vous causer d'embarras, de chagrins. Je sais qu'on ne peut mettre soudainement dans un cœur ce qui n'y est pas; il faut du temps pour voir clair dans une affection incomprise, pour vaincre certaine répugnance, certaine froideur. Il y a des amours de raison, comme il y a des mariages de raison; ceux-là sont toujours les plus durables. Je vous aime avec patience, quoique avec ardeur; j'attendrai que, moins prévenue, vous jetiez enfin un regard d'attendrissement sur mon affection fidèle, et que rien ne saurait décourager.

Pervenche avait écouté sans entendre.

— Que voulez-vous donc de moi? lui cria-t-elle.

— Que vous me permettiez de vous aimer. Ah! sans un lien fatal qui m'enchaîne à tout jamais et qui est la désolation, le tourment de mon existence; ah! si j'étais libre! fit-il avec désespoir, quel nom je vous donnerais!... Mais à défaut d'un titre je puis, du moins, vous rendre heureuse!

—Non, monsieur, vous ne pouvez rien pour moi, lui répondit la petite danseuse. Monsieur, je sens que je ne vous aimerai jamais; le plus sage serait, je crois, de renoncer à un espoir, qu'il m'est impossible d'encourager. Vous en seriez malheureux et moi ennuyée.

L'inconnu s'approcha d'elle. Pervenche ouvrit la fenêtre et se mit à regarder courir les nuages.

L'inconnu ne se rendit pas; il continua :

—Vous repoussez un homme qui peut vous faire riche à l'égale d'une duchesse; un homme qui ne peut vous aimer que dans le secret de son cœur, c'est vrai; mais qui vous aimera d'autant plus. Est-ce que votre existence faite de hasard, de misère et de mépris, peut convenir à votre caractère que je sais être fier, à votre beauté faite plutôt pour un palais que pour la place publique. L'âge viendra où la fleur des champs se fanera sous le souffle des aquilons. Quant aux illusions que vous nourrissez, ne sont-ce pas celles d'un enfant? ne sentez-vous pas que cette voie est impossible? Le théâtre n'est-il pas de nos jours le bazar où la fortune fait emplette de sultanes pour en orner ses harems? Et puis, ne suffit-il pas d'une entorse ou d'une rivale pour vous laisser sans gloire et sans pain? Ne sentez-vous pas qu'à la moindre oscillation de votre talent, au moindre faux pas, fit-il en souriant, que vous serez trop heureuse d'implorer la plume vénale de quelque journaliste, souvent à de honteuses conditions; que du jour où vous ne pourrez plus encourager la *claque*, les sifflets se dresseront contre vous, comme des serpents ameutés. Si vous êtes sage, vous serez ridicule; si vous résistez à certaine puissance, vous serez évincée. On vous suscitera des rivales; vous serez

attaquée par les revues, les gazettes, et toutes les petites feuilles volantes, insolentes, viles, lâches et affamées, que l'on soudoiera contre votre talent. Cette gloire que vous enviez est fragile comme les couronnes en cristal de vos rois de théâtre, comme la toile de vos décors.

Cet homme avait dit assez de vérités pour ébranler le cœur de Pervenche. Elle songea au commencement si tourmenté de sa carrière. Une larme vint mouiller sa paupière. Cet homme venait de détruire l'espérance qui entretenait riantes et pures les illusions qu'elle se plaisait tant à nourrir. Il semblait avoir éteint en elle le flambeau de la foi. Il s'en aperçut et continua ainsi :

— Avec le théâtre, c'est l'enfer; avec moi, c'est le repos. Parlez, et demain des chevaux, une calèche, des laquais, des femmes de chambre sont à vos ordres; une maison se meuble pour vous, n'importe dans quel lieu de Paris il vous plaira. Vous êtes orpheline, sans famille, roulant par les rues comme une feuille aux vents, qui craignez-vous d'affliger? Cet homme qui vous accompagne a perdu la raison, qu'espérez-vous devenir avec lui? Ce monde où vous vivez a des piéges aussi; pour être plus grossiers en sont-ils plus honnêtes?

Voyant Pervenche qui courbait la tête sous le poids de telles réflexions, il se retira pour la laisser délibérer en toute liberté d'esprit, ajoutant :

—Adieu, mademoiselle, je vous laisse. Réfléchissez donc; bientôt je reviendrai vous demander ce que votre bonté aura décidé pour mon bonheur ou votre malheur!

Ce dernier mot prononcé d'un accent étrange glaça la pauvre Pervenche. L'inconnu se retira en la saluant d'un profond salut.

Quand Pervenche fut livrée à elle-même, voici ce qui se passa dans son esprit, incapable de prendre une résolution sérieuse. Cet homme avec une adresse infernale avait remué, bouleversé tous les sentiments vrais ou faux de la jolie danseuse. On ne pense déjà plus à dix-huit ans comme on pensait à quinze. Or, il s'était passé trois ans depuis sa fuite de l'Opéra. Elle se mit donc à peser, à commenter les paroles de l'inconnu; elle commença donc par supposer que cet homme l'aimait, puisque depuis longtemps il la suivait partout, et qu'enfin il voulait faire sa fortune. L'art, en effet, valait-il bien la peine qu'on lui sacrifiât son existence? Elle avait tant vu tomber de réputations, aussitôt oubliées que tombées, qu'elle pouvait bien être la dupe de ses illusions. Elle avait vu employer tant de moyens honteux pour parvenir, que cela la dégoûtait. Le père Léonard était fou, certainement. Sa dernière pastiche le lui avait à peu près prouvé. Le souffle de la tentation traversait son âme. Peut-être bien se disait-elle aussi : Cet homme est millionnaire. Il veut faire mon bonheur parce qu'il m'aime. J'aurais donc des chevaux et des domestiques! Ma vie ne serait plus qu'une suite de beaux jours, remplis de fêtes, de soleil, de plaisirs. Cependant l'art est bien beau et la vertu bien douce.

Evidemment sa conscience dansait sur la corde raide. Un rien n'allait-il pas lui faire perdre l'équilibre?

Une pensée cependant vint traverser sa raison, comme l'étoile qui perce le nuage pour guider le voyageur égaré. Quel était cet homme qui se disait si riche et dont les actes semblaient le prouver : sa mise élégante, recherchée même, et cet équipage à deux chevaux qui l'emportait? Quel était ce lien qui l'attachait sans retour, et sur lequel il ne s'était point expliqué? Etait-ce un prince enchaîné à sa caste par le préjugé social, était-il la victime de quelque secte fanatique? Ou enfin, pour dernière hypothèse était-il marié? Ce mystère jetait un trouble inexplicable dans l'âme de la danseuse. Pervenche était-elle poussée à faire toutes ces



Adieu, mademoiselle, je vous laisse, réfléchissez.

conjectures par curiosité ou par tentations?

Il y avait de tout cela.

Et puis une femme souvent consent à devenir la maîtresse d'un homme, espérant s'en faire épouser dans un temps plus ou moins éloigné, à force d'adresse, de ruses, ou même d'amour. Cela peut réussir quelquefois. Mais avec celui qui lui parlait, Pervenche ne pouvait abuser sa honte ou sa faiblesse par cette fugitive espérance.

Cependant il y avait une répugnance qu'elle ne pouvait pas surmonter, c'était le visage sinistre de l'inconnu : son œil profond et trouble, son front haut, mais dénué d'harmonie, son teint olivâtre, sa physionomie large et plate, lui faisaient peur. La tenue de cet homme était grave; mais on sentait qu'il empruntait le manteau de l'austérité pour envelopper de sombres passions. Ses manières étaient élégantes, son corps souple; ses muscles semblaient être des ressorts d'acier. Il y avait entre la tête et les membres désaccord complet : la tête était calme, le corps convulsif; cet homme devait avoir la patience du chameau, et l'agilité du tigre.

Pervenche n'arrêta rien dans son esprit, un événement seul pouvait déterminer en elle une résolution.

Pendant cette scène un petit vieillard, assis sur une pierre au soleil, mordait dans un morceau de pain, et dévorait avec avidité la colonne d'un journal. Il se disait à mesure qu'il lisait :

— Ça va ! ça va ! nous réussirons, cet article va produire son effet dans le public des théâtres, et embarrasser quelque peu les directeurs. La menace des lettres va faire trembler qui de droit : au besoin j'en publierai une en y supprimant la signature, avec menace d'en publier une seconde, une troisième ; puis enfin si l'on s'entête à ne nous donner aucune satisfaction, nous menacerons de publier le nom du signataire des lettres. Il nous faudra peut-être manger encore bien des morceaux de pain sec avant d'obtenir un résultat, mes appointements auront bien de la peine à suffire pour le prix de l'insertion de mes réclames : à la volonté de Dieu. Mangeons du pain, écrivons, et publions ces notes qui, avec le temps et une guerre bien ménagée, faite avec adresse aux gros pachas des coulisses, finiront par triompher, par mettre la petite Pervenche au rang qu'elle désire et mérite d'occuper.

Le père Léonard, car c'était lui, se mit à écrire avec un crayon sur une mauvaise feuille de papier. Pervenche le voyait de ses fenêtres, et elle se demandait ce qui pouvait tant occuper la tête du vieillard; peut-être crut-elle que sa préoccupation était encore un accès de démence.

L'article que le père Léonard lisait était de lui. Cet article qu'il avait composé lui coûtait 1 franc la ligne d'insertion. Ce pauvre vieillard se réduisait ainsi au pain et à l'eau. Il voulait à force d'intimidation, lui pauvre, sans protection, faire plier les puissances en les menaçant d'un éclat. Il avait d'abord supplié, au nom du talent repoussé, courant les rues et mourant de faim : on s'était moqué de ses suppliques, ensuite on le consigna à la porte de l'administration. Le père Léonard, qui connaissait les avenues des journaux, s'y enfonça et commença à battre en brèche l'orgueil de ces petits despotes du mérite. Son article produisit l'effet qu'il espérait. Tout le monde sur les planches s'arrachait la feuille et chacun commentait en riant aux éclats. Les petits, toujours envieux, les puissants, toujours jaloux, trouvaient : les premiers, que le pamphlétaire avait raison ; les seconds, au contraire, qu'il avait tort.

— Oui, les portes sont fermées pour le talent modeste, et ouvertes à l'intrigue, disaient les premiers.

— Le vrai mérite passe et s'élève de lui-même, disaient les arrivés.

Au milieu de ce concert universel, quelqu'un tremblait et redoutait les suites d'une histoire qui promettait un scandale.

Le père Léonard, tout en mangeant son pain au soleil, écrivait donc son second pamphlet. Il s'exprimait ainsi :

« Il faut que des gens honnêtes, désintéressés, prennent en main la cause « des artistes. Le nombre des grands talents est malheureusement déjà trop « restreint. Que deviendra l'art si on « joint à l'avarice de la nature, touchant « ces âmes d'élite, les caprices, l'humeur « bizarre, ou l'incapacité d'hommes dont « les connaissances ne sont pas à la « hauteur du pouvoir. Il faut appeler « l'indignation publique sur certains « actes qui se font; éveiller la sollicitude « du gouvernement pour protéger le talent sans appui, et son autorité pour « châtier ceux-là, qui considèrent leur « prépondérance administrative comme « l'entremetteuse obligée de leurs stupides passions. Ce sera désormais notre « tâche : tâche pénible sans doute, qu'il « ne dépendra pas de nous de rendre « moins amère.

« Il nous répugne de citer les noms « propres : nous ne le ferons qu'autant « que nous y serons forcés par le silence

« dédaigneux dans lequel ces messieurs
« renferment leur dignité superbe.

« En attendant que l'en nous permette
« de racenter l'anecdete suivante, qni
« vient parfaitement à l'appui de la cause
« que nous défendons.

« Mademoiselle P..., dansense, après
« plusieurs débuts brillants dans la pro-
« vince, est appelée à Paris par un cor-
« respondant, qui se hâte de la présenter
« à certain théâtre royal que nous ne nom-
« merons pas quant à présent. Le direc-
« tenr appelle la jeune personne dans
« son cabinet. Voici les quelques pare-
« les qu'ils échangent. »

Le directeur :

— Je veux vous engager, votre talent convient parfaitement à notre théâtre. Je vous donnerai denx cents francs par mois.

La jeune personne :

— Je ne puis vivre à Paris, dans un théâtre royal, avec deux cents francs par mois ; j'en avais six cents à Bordeaux.

— Mais vens êtes jelie.

— Eh bien, qu'est-ce que cela ajoute à mes appointements?

— Vens aurez des billets d'avant-scènes. Est-ce que nos grandes cantatrices dramaturges ou danseuses en usent autrement.

« Mademoiselle P..., qui a des scru-
« pules, des préjngés, comme en dit dans
« le jargon des coulisses, fit une grande
« révérence au directeur, et s'éloigna.
« L'engagement n'eut pas lieu.

« Oui, il y a des directeurs qui spécu-
« lent sur les facilités qu'ont les dames
« à faire réparer par des âmes tendres
« les inégalités de la fortnne et les
« mécomptes de la gloire. La corres-
« pondance entre M*** et mademoi-
« selle P... que nous allens donner, en
« dira beaucoup plus que nous n'en pour-
« rions dire. L'abondance des matières
« nous oblige à renvoyer cette correspon-
« dance à un prochain numéro.

« L. de B.... »

Je suis certain de l'effet de mon article, se disait le père Léonard. Il neus faudra sans doute lutter qnelque temps encore avant d'obtenir le résultat que j'en espère ; je veux cependant, ajontait-il, scruter à fond le cœur de Pervenche et connaître si elle est née ponr l'existence singulière de ce monde à part. Tout en disant cela il entrait dans la chambre de Pervenche avec nn visage où brillait la plus douce sérénité. Il prit une chaise, invita la petite dansense à s'asseoir à côté de lni, et à l'éconter attentivement. Il lui parla donc ainsi :

— Mon enfant, peut-être touchons-nous bientôt au moment qui doit réaliser ce que veus appelez vos espérances, et que j'appelle, moi, vos rêves. Avant d'aller plus lein, je veux vous entretenir de la vie où vous allez entrer, et de celle que vous voulez quitter.

Vous êtes belle, tout l'art des hommes, qni égale presque les créations de l'Éternel, va concourir ponr vous embellir encore. Vous serez divinisée sens des fleurs, vous serez plus qu'une reine : vous serez déesse, au moins pour quelques minutes par soirée. Vos charmes, ainsi revêtus de tout le travail des ouvrières, véritables fées au service du talent ou de l'aveugle et stupide fortune, vont attirer autour de vous tout un mende de convoitise... La lnxure aux regards inquiets et sombres trouvera vos jupes trop longues, votre maillot pas assez transparent ; en dira, si vons ne veus hâtez d'obtempérer à ses goûts, que veus êtes trep lourde, et qne vous manques de grâce. Tout un monde de fashion désœuvré veus fera sa cour : n'eubliez pas que ce monde compte sur vous pour égayer, pour embellir ses fêtes. Vous recevrez

des fleurs qu'un dandy étriqué aura marchandées à la pauvre fille placée à l'angle des grands boulevarts. Une fois habituée à ces bouquets que l'admiration, la cabale ou l'amour, jettent quelquefois au talent vrai, vous ne saurez plus vous en passer; vous en voudrez encore, vous en voudrez toujours; le jour où le printemps ne fleurira plus pour vous, vos yeux auront des pleurs. Vous serez entourée de femmes qui vous voleront, feront commerce de faveurs que vous vous obstinerez en vain à refuser. Les chambrières sont les entremetteuses de leurs maîtresses. Vous allez enfin entrer dans un tourbillon : vous ne serez plus à vous, vous lui appartiendrez. Vos jours passeront vite, votre beauté aussi. Votre talent subira les conséquences de ce déclin rapide : peu à peu le vide se fera autour de vous; et comme vous n'aurez probablement pas songé que tout cela devait vous manquer un jour, vous serez aussi pauvre à la fin qu'au départ. La carrière des arts a trop souvent au matin l'illusion folle, au soir le désenchantement rempli de larmes et de désespoir.

Le père Léonard cessa de parler. Pervenche regardait avec un air bien étonné cet homme que l'on disait fou, qui lui parlait un langage si sensé, et qu'elle comprenait très bien. Pervenche répondit résolument, comme attendrie dans l'enivrement de ses rêves :

— Mon père, faites-moi débuter !

Le père Léonard reprit comme se parlant à lui-même :

— Sans doute le pauvre bateleur qui court les foires, qui va de ville en ville, vivant à sa guise, semblablement à l'hirondelle, changeant de climat et de ciel; sans doute, ce pauvre bateleur n'a ni la fortune, ni la gloire des grands artistes? Mais aussi, n'est-il pas plus libre. Il est généralement plus gai, pourquoi cela? Parce qu'il se moque des rivalités, qu'il est sans ambition. Que demande-t-il le long de sa route? Ce que demande l'oiseau, le grain de millet qui le fait vivre. Il marche dans la poussière ou dans la boue, traîne partout sa tente, comme l'Arabe au désert; sèche au soleil du jour ses vêtements trempés de l'eau de la veille. Exploitant l'ignorance, l'imbécilité ou les préjugés des peuples qui sont sa proie, il ne connaît rien aux lois divines, il se moque des lois sociales; ayant peu de goût pour nos mœurs, il raille nos préjugés. Essayez de mettre un pareil oiseau dans cette vieille cage rouillée qu'on appelle société, il s'en échappera, ou le troisième jour vous le trouverez mort. Il faut à cette race la vie d'aventure, le grand chemin et le grand air.

Pervenche, examinez vous, regardez en vous-même, et voyez si vous êtes née pour la servitude des coulisses, ou pour la liberté des tréteaux.

— Mon choix est fait, répondit la jeune danseuse.

— C'est bien, fit le pauvre homme. Maintenant, mon enfant, n'avez-vous rien à me dire?

—Non, mon père, répondit Pervenche, rougissant un peu.

— Je sors pour m'occuper de votre folie, dit le père Léonard en souriant. Il prit son chapeau et sortit.

Si Pervenche n'avait pas raconté sa conversation avec l'inconnu, ce n'est pas qu'elle eût intention d'en faire mystère, et de cacher cette aventure : elle pensa qu'il était plus sage de se taire là-dessus pour ne pas troubler l'esprit du père Léonard. Elle garda le silence, et fit mal; un mot l'eût sans doute préservée de l'embûche où elle devait bientôt tomber.

Depuis une heure elle réfléchissait à toutes ses aventures, quand quelqu'un frappa à sa porte. Depuis la scène avec l'inconnu, la jeune danseuse n'allait plus ouvrir qu'en tremblant. Elle avait l'esprit tellement préoccupé par tout ce qui venait de se passer, qu'elle avait oublié

M. Monton, la dernière chose du monde cependant qu'elle dût oublier.

Quand M. Mouton entra, il était coiffé d'une casquette à forme plate de peau de chien frisée; une blouse de toile blanche enveloppait sa poitrine large et robuste, une cravate de laine rouge tournait autour de son col, comme une flamme ardente. Monton ne s'expliqua pas trop bien le motif qui le conduisait chez Pervenche : il y était poussé par une main invisible à laquelle il obéissait machinalement. Aussi son entrée fut-elle gauche, embarrassée. Il comprit en abordant la danseuse que sa visite avait besoin d'être motivée, n'ayant pas été autorisé à cette démarche par une invitation préable. Il demeura donc un moment comme pétrifié sur le seuil de la porte. Pervenche vit son embarras. Elle eut bien envie de s'en amuser pour se venger de la rose et du gros baiser donnés à la fille d'auberge. Mais M. Monton trouva un expédient. Il lui demanda fort ingénieusement si elle n'avait pas vu aujourd'hui le père Léonard, où il pourrait le rencontrer, qu'il avait grand besoin de lui parler pour un motif pressant.

Et il tournait et retournait entre ses mains sa casquette de peau de chien sans avancer d'un pas.

Tout en s'amusant de son trouble, Pervenche avait pourtant grand'peur que l'hercule ne s'éloignât.

— Monsieur, lui répondit-elle, mon père ne peut tarder à revenir, asseyez-vous et veuillez l'attendre.

Le père Léonard n'avait pas dit du tout qu'il dût si tôt revenir; ils mentaient donc tous deux sur le dos du bonheur. — Dans cette complicité de mensonge, il y avait donc communauté de sentiment. Cependant Pervenche, sous un grand air de froideur calculée, sut dissimuler le plaisir que la visite inattendue de M. Mouton lui causait. Mais bientôt elle comprit que cet état de tiédeur ne pouvait durer plus longtemps sans que cela prît la couleur d'un congé, conséquemment à une invitation de se retirer. Pervenche ne voulait point aller jusque-là.

C'est alors qu'elle prit le ton de la coquetterie.

— Vous allez, sans doute, vous impatienter : j'ai peut-être agi étourdiment en vous priant d'attendre.

— Mais non, mademoiselle, répondit Mouton, incapable de faire un compliment quoiqu'il en brûlât d'envie. Le pauvre garçon laissait brûler l'encens de son amour au fond de son cœur; un seul grain ne put même arriver à ses lèvres. Il avait peur de paraître bête; il aima mieux passer pour tiède. En effet sa réponse ne satisfit Pervenche qu'à moitié; elle en fut piquée : ce n'est pas ainsi que l'*inconnu* s'exprimait. M. Monton promena ses regards sur la cheminée. Son visage devint triste : il avait aperçu deux roses dans un verre. Il reconnut parfaitement celle qu'il lui avait donnée; mais l'autre, d'où venait-elle, quelle main la lui avait offerte? Pourquoi les avait-elle placées dans le même vase? L'une lui était donc aussi indifférente que l'autre, ou toutes deux aussi chères? Si l'amour avait le sens commun, M. Monton se serait dit : « Pourquoi m'alarmer; « n'ai-je pas donné une rose ce matin à la grosse Catherine? Quelle intention avais-je en la lui offrant? Aucune; « je crois même que cette fleur m'embarrassait. N'a-t-on pas pu l'offrir de « même à Pervenche? Quant au cas que « Catherine aurait fait de mon cadeau, « ne se sera-t-elle pas dit : C'est le vingtième hommage que je reçois cette semaine, peut-être a-t-elle déjà oublié « mon présent! Pervenche peut bien l'avoir reçu avec la même indifférence. » Mais comme l'amour n'a pas le sens commun, Mouton raisonna tout autrement : Comment Pervenche a-t-elle pu confondre dans le même récipient la fleur indifférente avec la fleur aimée? Voilà quel était le sentiment passablement égoïste du pauvre bateleur.

Pervenche avait tout compris ; elle avait vu le regard ; elle devina l'impression ; elle résolut de se venger. Le fait est que la comédie était piquante.

— Vous regardez mes fleurs, lui dit-elle ; comment les trouvez-vous ?

— Mais pas mal, mademoiselle.

— Comment ! pas mal, répliqua la jolie danseuse avec vivacité. C'est bien qu'il faut dire.

— Mais oui, répondit Mouton, souriant avec amertume ; ces fleurs sont belles.

— Très belles, ajouta Pervenche ; surtout celle-ci, dit-elle, lui montrant la rose de la servante.

L'hercule balbutia, non qu'il eût reconnu la rose de Catherine, mais il était blessé que l'on préférât la fleur étrangère à la sienne.

— Oui, oui, c'est possible... cependant... Il s'arrêta tout court.

— Que voulez-vous dire avec votre cependant ? s'écria Pervenche, faisant mine de se fâcher.

— Que je préfère celle-là, répondit l'hercule, lui indiquant la rose qu'il lui avait offerte il y avait à peine quelques heures.

— Ah ! c'est votre goût, lui dit Pervenche, d'un petit air boudeur. Monsieur, je n'aime pas que l'on ait d'autres opinions que les miennes. Pauvre jolie petite fleur, va ! dit-elle. Et Pervenche y porta les lèvres avec affectation. Va ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

Et chaque exclamation était accompagnée d'une aspiration et d'un baiser. Mouton souffrit et garda le silence.

— Ah ! bien, puisque vous voilà, dit la jolie danseuse en courant prendre un écheveau de fil noir sur sa petite table à ouvrage, vous allez tenir cet écheveau de fil que je veux mettre en peloton.

M. Mouton se plaça en face de Pervenche, ses genoux touchant presque les genoux de la danseuse, et tint ainsi l'écheveau de fil noir au bout de ses mains. Pervenche venait de le faire prisonnier. Mouton voulut plaisanter ; il essaya le ton de l'ironie. Cela malheureusement ne lui réussit pas, et il gâta complétement ses affaires.

— Je voudrais bien, belle Pervenche, faire connaissance avec la personne qui vous a donné cette fleur qui vous rend si heureuse.

— Volontiers, répondit Pervenche, tout en dévidant son écheveau ; cela ne sera pas fort difficile ; je suis persuadée, même, que vous serez très content de vous rencontrer.

— Ça n'est pas sûr, répondit l'hercule.

— On a toujours du plaisir à voir un visage de connaissance, fit malignement la petite danseuse, surtout quand on l'aime.

— Quand on l'aime ! répondit l'hercule. Je l'aime donc ?

— Ah ! mon Dieu ! voici mon fil embrouillé ! C'est de votre faute : vous ne le tendez pas assez ; ouvrez un peu plus les bras.

— Alors, je connais cette personne ? demanda le pauvre hercule tout embarrassé.

— Oui, répondit Pervenche.

— Et je l'aime ? dit-il encore.

— Vous l'aimez, continua Pervenche.

— Je n'aime personne que...

— Que qui ? riposta rapidement Pervenche pour ôter à son pauvre hercule le temps de la réflexion, et le faire trébucher ainsi dans un aveu, pour ainsi dire escamoté.

— Je n'aime personne que..... que je sache, répondit-il sottement. Le pauvre

garçon voulait dire : Je n'aime personne que vous ; Pervenche s'y attendait. La timidité poussa maladroitement M. Mouton dans un chemin de traverse. C'est en vain que Pervenche l'avait mis sur la voie ; il passa à côté.

— Vous manquez de mémoire, monsieur Mouton, lui dit Pervenche visiblement affectée.

— Du tout, mademoiselle, reprit Mouton, qui se creusait vainement la tête pour chercher quelle pouvait être cette personne de sa connaissance qu'on le supposait aimer.

— Alors, monsieur, vous êtes un ingrat, reprit la petite danseuse embrouillant de plus en plus son écheveau de fil, le tournant, le retournant au bout des mains de l'hercule, dont les bras ne remuaient pas plus que des barres de fer scellées dans un mur.

— Ingrat ! jamais ! répondit M. Mouton, appuyant fortement sur ce mot, comme un homme sûr de sa conscience.

— Vous ne manquez point de mémoire ?

— Non.

— Vous n'êtes point ingrat ?

— Non.

— Eh bien ! monsieur, vous êtes un traître ! s'écria Pervenche avec un petit air tragique.

A cette apostrophe inattendue, l'hercule écarta les bras, par un mouvement nerveux ; il rompit soudainement l'écheveau de fil noir qu'il tenait tendu entre le pouce et la main. — Mouton venait, sans s'en douter, de faire un magnifique tour de force. L'antiquité, mère Gigogne des actions héroïques ou fabuleuses, a oublié de nous mentionner celle-là. M. Mouton, dans un moment de mauvaise humeur, venait d'égaler Hercule ; j'en suis fâché pour les temps héroïques, mais c'est comme cela.

M. Mouton se leva, prit la porte et sortit.

— Ah ! c'est comme ça que vous le prenez, s'écria Pervenche tremblante d'émotion ; tenez, ramassez votre vilaine rose fanée !

Disant ces mots, elle jeta la pauvre fleur par la fenêtre.

Elle tomba aux pieds de l'hercule, qui passa sans la ramasser, quoiqu'il entendît tomber les paroles en même temps que la fleur. Ce beau mouvement de colère accompli, Pervenche pleura. Mouton alla fumer sa pipe. L'hercule était fort contrarié.

Si l'on ignore qu'il entre toujours un peu de mensonge dans l'amour, on s'expliquera mal l'oubli de M. Mouton à propos de la jolie rose et du gros baiser. Le fait est que l'hercule ne croyait pas mentir, n'ayant attaché aucune pensée spéculatrice à son double don. Il avait offert la fleur comme un hommage banal que l'on fait volontiers à toute fille, jolie ou non. Quant au baiser, c'était chez lui pure bonté d'âme. Ces faits débarrassés de toute intention étaient donc, quoique réels, parfaitement innocents. L'hercule, ne pouvant comprendre que l'humeur de Pervenche vînt d'une pareille source, n'y songea pas.

Catherine, la grosse servante, qui avait écouté à une des portes de communication fort communes dans les auberges, ayant vu même, par le trou de la serrure, toute la comédie que nous venons de raconter, écrivit tous ces détails et les transmit à l'*inconnu* par une personne intermédiaire qui, tous les soirs, rôdait autour de l'auberge. L'*inconnu* avait gagné Catherine. La servante conspirait contre l'hercule et contre Pervenche au profit de l'homme mystérieux qui prodiguait l'or.

L'*inconnu*, en recevant cette lettre, fut convaincu qu'il y avait là un commencement d'amour, c'est alors qu'il résolut



Monsieur, s'écria-t-elle, il se fait autour de nous un grand scandale.

d'agir en conséquence, et de brusquer le dénoûment à sa façon.

VIII.

Le cabinet du directeur.

L'effet qu'espérait le père Léonard de son second article fut complet. A peine avait-il paru que la scène conjugale suivante se passait entre le directeur d'un théâtre célèbre et sa femme.

Madame la directrice était entrée comme un coup de vent dans le cabinet de son mari.

— Monsieur, s'écria-t-elle tout d'abord, il se fait autour de nous un grand scandale, à propos de je ne sais quelle danseuse... Tenez! voyez, lisez, dit-elle en lui présentant la feuille que son mari connaissait déjà.

— Mais, madame, cet article ne précise rien; le ton général qui règne dans ce récit ne nous atteint nullement.

— Je vous assure, monsieur, que sous ces phrases transparentes, nous sommes clairement désignés. En voulez-vous une

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.



Promenez-vous sur la scène vous y verrez toutes vos marionnettes rire à gorge déployée.

preuve, continua madame la directrice : allez au foyer, promenez-vous sur la scène; vous y verrez toutes vos marionnettes rire à gorge déployée en se passant la feuille de main en main. La basse-taille beugle votre nom à qui veut l'entendre, et le ténor le piaille ; jusqu'aux choristes qui le hurlent sur tous les tons.

— Euphrasie, répondit le directeur assez embarrassé, c'est toujours la même histoire; vous avez un voile sur les yeux qui vous montre tout en noir. Quand serez-vous débarrassée de cette maudite jalousie qui vous aveugle? Vous me rendez très malheureux!

— Et moi donc, croyez-vous, monsieur, que je dorme sur des roses! reprit la directrice avec exaltation.

— Vous avez trop d'imagination, répliqua le directeur.

— Enfin, monsieur, me direz-vous quelle est cette demoiselle P..., citée dans ce journal?

— Oui, madame, quand vous m'aurez appris quel est ce M. Trois-Étoiles, cité dans ce même journal.

— Mais, monsieur, c'est un directeur.

— Eh bien, madame! cette demoiselle est une danseuse. Après?

— Un directeur de théâtre.

— Lequel, madame? il y en a dix-huit à Paris.

— Mais d'un théâtre Royal, monsieur.

— Madame, il y en a trois à Paris. Ne voyez-vous pas que ce plat folliculaire joue l'intimidation, pour nous forcer d'engager à notre théâtre une maîtresse qu'il ne peut plus entretenir? nos auteurs en renom et riches font-ils autrement? Demandez-le à Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin. Il vous dira combien mademoiselle G... lui a coûté, ainsi que mademoiselle J... Quiconque tient un journal peut y déposer chaque matin telle ordure qu'il lui convient, et en éclabousser qui bon lui semble. Le talent même, madame, n'est plus la conscience qui enseigne, c'est une baronie qui rançonne. Les auteurs nous offrent d'une main un chef-d'œuvre dramatique, et de l'autre une ganache pour l'interpréter. Je gagerais que cette danseuse est une ganache que ce monsieur L... de B... voudrait nous imposer, en se dispensant toutefois de nous donner un chef-d'œuvre. Vous voyez, ma bonne amie, en tout ceci, que vous n'avez pas le sens commun.

— Mais, reprit madame la directrice, et les lettres que cet homme prétend avoir et qu'il menace de publier?

— Ces lettres ne paraîtront pas; ce n'est là qu'une phrase que l'on jette à l'aventure. Tant mieux si elle frappe juste. S'il se trouve un pauvre imbécile dans ce cas-là, alors on l'exploite; s'il n'existe pas, le pamphlétaire se renferme dans le silence, sous prétexte de générosité, et tout finit là!

— Alors, monsieur, demanda l'épouse entêtée, comment se fait-il que tous nos comédiens en rient si haut?

— Parce que les artistes, madame, sont nos ennemis.

— Vos ennemis! pourquoi cela? mon Dieu!

— Parce que nous sommes leurs tyrans.

— Pourquoi êtes-vous leurs tyrans?

— Parce qu'ils sont incapables de se conduire eux-mêmes. En cela ils ressemblent aux peuples, qui ne sont pas encore mûrs pour leur délivrance: le joug les engraisse!

— Monsieur, dit alors madame la directrice, c'est bien; j'accepte vos explications. Pourtant je veux suivre cette affaire, j'y attache un intérêt tout particulier. La suite, je l'espère, nous apprendra quel est et d'où vient cet ennemi de notre repos. Plaise à Dieu, monsieur, que vous n'y soyez pour rien!

Madame la directrice avait apporté une grosse dot en mariage; madame la directrice avait assez de chaleur irréfléchie, une fois les preuves certaines que son mari la trompait, pour attaquer monsieur le directeur en séparation et reprendre sa jolie dot; ce qui n'aurait pas fait un sensible plaisir à monsieur son mari. Elle se retira donc en roulant dans son esprit ces idées extravagantes.

M. le directeur avait prévu tout cela. Comme sa femme se retirait, elle frôla de sa robe de soie et de dentelle un pauvre homme en pantalon jaune, en redingote marron. Ce pauvre homme fit à madame la directrice un salut fort gracieux, que madame la directrice ne voulut point voir, trouvant sans doute cet homme, de physionomie trop abjecte pour laisser tomber un regard sur cette chose qui l'avait saluée.

Cette chose, cependant, l'écrasait

Son mari n'y mit pas tant de façon; il ne dédaigna pas d'aller au-devant de ce pauvre homme. Il lui avait écrit de passer à son cabinet; et le pauvre homme s'y rendait quand madame la directrice en sortait. M. le directeur avait senti qu'il était temps de conjurer l'orage; que M. Léonard de Beaumont avait des moyens de le perdre, et qu'il parais-

sait surtout disposé, le diabolique vieillard, à poursuivre son œuvre jusqu'au bout. Cependant, il ne put contenir sa colère en voyant entrer le singulier et terrible vieillard.

— Eh bien! monsieur, lui dit le directeur en le faisant entrer dans son cabinet et fermant soigneusement la porte, vous avez donc juré de nous perdre?

Le bon vieux s'inclina avec une exquise politesse et répondit d'une voix grave et mesurée :

— Non, monsieur, je ne veux pas vous perdre ; vous connaissez trop bien la route qu'il vous faut prendre pour vous sauver.

— Cependant, monsieur, depuis bientôt un mois vous conspirez contre mon repos, repartit le directeur d'une voix tremblante de colère.

— Non, monsieur, répondit d'une voix calme le pauvre homme; je ne conspire que contre le sort.

— Vous m'attaquez! s'écria le directeur, qui se croyait fort, parce que le pauvre homme était calme.

— Je lutte, répondit simplement le père Léonard.

— Et vous espérez sortir triomphant de ce combat inégal?

— Je l'espère.

— Ignorez-vous que j'ai cent moyens de vous écraser, moi?

— Vous êtes plus riche que moi, alors, de quatre-vingt-dix-neuf, répliqua le pauvre homme en souriant.

— Enfin, monsieur Léonard de Beaumont, pourriez-vous me dire, au moins, qui vous êtes et à qui enfin j'ai l'honneur de parler?

— Vous avez l'honneur de parler, monsieur, à la justice, présentement.

— Et où espérez-vous en venir?

— A vous prier de faire un acte qui honore le cœur humain jusque dans ses erreurs, un acte réparateur, enfin.

— Ah! que me parlez-vous, monsieur, de réparation! s'écria le directeur d'un ton qu'il tâchait de rendre véhément. En quoi suis-je tenu, s'il vous plaît, envers une mauvaise danseuse que l'intérêt de mon théâtre et ma réputation d'homme de goût repoussent également.

— Votre intérêt, monsieur, répondit le pauvre homme d'un ton qu'il tâchait de rendre le plus convenable possible, l'intérêt de votre théâtre est, sinon dans l'engagement, du moins dans les débuts de mademoiselle Pervenche, et je suis certain, fit-il en souriant, que les admirateurs de Terpsichore vous sauront gré de votre excellent goût, comme toujours.

— Mon goût! mon goût! balbutia le directeur.

— C'est justement parce que vous n'êtes tenu en rien envers Pervenche; c'est parce que votre action sera désintéressée que le public vous aura, nous l'espérons, une véritable obligation; et devant un pareil acte de justice, monsieur le directeur, il est impossible, vous le sentez, que les journaux gardent le silence. Vous serez le seul directeur qui, dans une pareille circonstance, ait agi avec liberté sans céder à des influences occultes, à des sollicitations étrangères, à des recommandations officielles. Cette œuvre sera votre œuvre; c'est vous, en un mot, qui aurez mis sur la couronne des arts cette perle, ce riche diamant, que vous aurez eu le courage enfin de ramasser dans la boue.

Le directeur pliait à vue d'œil.

— Et Pervenche, monsieur le directeur, pour prouver sa reconnaissance à un homme de cœur, qui a eu comme tous les hommes une faiblesse, fort compréhensible dans le monde aux mœurs un peu faciles du théâtre, mais qui a eu, plus que tous les autres hommes, le courage, sinon

d'avoner ses faiblesses, du meins de les réparer, ce qui est mieux; Pervenche, monsieur, brûlera chaqno seir, à la flamme d'un quinquet qu'on vondra bien lui indiquer, les billets purifiés deux fois par la réparation et par le feu.

Le directeur regardait attentivement cet homme à l'accoutrement si bizarre, aux paroles si sereincs, si justes, si convaincantes. Il sentit comme un rayen purifiant de probité pénétrer en lui; il ne douta pas qu'il ne fût devant une do ces singulières puissances qui cachent souvent leur génie seus des haillons. Sa voix, que l'on pourrait nommer le timbre de l'âme, avait une telle onctien qu'on se plaisait à l'entendre, même alors qu'elle vous opprimait. Le directeur était complétement vaineu; il ne résistait que par orgueil. Il lui fallait nno porte ponr qu'il sortît de là, etcette porte ne s'ouvrait pas, quoi qu'il cherchât.—Cet homme veut une réponse immédiate, pensait-il; je ne veux pourtant pas céder tout do suito; d'un autre côté, je no voudrais pas qu'il s'en allât persnadé quo je résisto et qno je veux continuer la guerre. Comment diable en sortir?

Le père Léonard, avec son coup d'œil ordinaire, avait compris que la bataille était gagnée pour Pervenche; il dissimula sa joie. Il sentit que la ratification dos traités tennit à une questien de forme; il se hâta de sauver la situation et de tirer son adversaire d'embarras. Il ajouta done:

— Jo me retire, monsieur le directonr, et j'emporte l'assnrance que votre hnute raison aura pitié de nens tous.

Comme le père Léonard passait dans le long corridor qui, aprés plusieurs détonrs, condnisait dans la rue, il ontendit la cloche du régisseur qni appelait les artistes sur la scène pour les répétitions. Il lui semblait que cette cloche appelait Pervenche; il partit le cœur rempli d'aiso pour l'enfant, comme il disait.

Il rentra, garda le silence sur tout ceci, reçut la visite d'nn grand nembre de bateleurs qui venaient le consulter sur leurs affaires; lui demander des conseils concernant lenr genre d'industrie, qnel serait lo meilleur moyen de la faire fructifier, comment il fallait s'y prendre ponr ajouter, retranchor ou compléter. Le père Léonard leur donnait des avis sur tout, s'ingérait de tout, leur faisait faire toutes sortes d'innovations, rajeunissait leur bagout, arrangeait leurs pastiches, corrigeait leurs discours au public.

— Surtout, leur disait-il, pas d'horrible, ne faite rien d'horriblo; l'horrible ne fait pas tirer uno larme de l'œil, ni un seu do la poche. N'écrasez plus vos lourds pavés sur le ventre de vos femmes, n'enfoncez pas des conteaux dans vos narines, ne faites pas couler du plomb dans vos yeux, et cessez de marcher, comme vous le faites, sur la poitrine de ves pauvres petits enfants: tout ça, c'est bête et laid. C'est déjà bien assez de leur briser les membres et do jongler avec au bout do vos pieds, au risque de leur tordre les reins et de leur casser la tête.

Le père Léonard exerçait une influence toute paternelle sur tout ce peuple singulier. Les hommos le vénéraient, les femmes l'aimaient, les petits enfants conraient se pendre après sa grande redingote marron en l'appelant papa; et le bonhomme accneillait tout cela sans gêne, comme sans tyrannie.

Sa consultation terminée, l'heure du travail étant venue, lo père Léonard s'en alla à sa parade comme de coutume, avec tout un monde de combinaisons dans la tête pour le succès do la petite Pervencho. Pendant plusieurs jours il ne se passa rien d'extraordinaire. A quelqne temps do là, cependant, le père Léonard, étant retenu an lit par une indisposition qui menaçait d'être grave, reçnt deux lettres presque en même temps. Voici ce que contenait la première de ces deux lettres:

« Monsieur,

« J'ai longuement réfléchi sur les dé-
« buts de votre demoiselle; tout ce que
« vous m'avez dit me paraît fort raison-
« nable. Cette demoiselle que vous me
« proposez débutera dans *la Danseuse des*
« *rues*, que nous montons en ce moment.
« La première danseuse ayant rompu
« son engagement pour aller au théâtre
« de Saint-Pétersbourg, par suite de
« cette rupture, je suis sans sujet et
« j'accepte le vôtre comme une véritable
« fortune. »

Suivait la signature.

Le père Léonard, qui tenait une promesse écrite, appela Pervenche, et lui mit simplement la lettre sous les yeux. La pauvre enfant ne put achever la lettre; elle tomba toute en pleurs à genoux, près du lit du vieillard malade, prit une de ses mains maigres et froides dans ses mains, et la couvrit de baisers et de larmes.

— Le malheureux, s'écria Pervenche en sanglotant, il me disait qu'il était fou; et dire que je le croyais!

Elle se releva et se jeta sur le bon vieillard, qu'elle couvrit ainsi des plus charmantes caresses.

— Allons! allons! mon enfant, pas d'enthousiasme, tout au moins pas de trop. Il s'agit maintenant de préparer ses jambes.

Et la pauvre petite danseuse passa des larmes au rire insensé; le père Léonard eut grand'peine à la calmer. Nous avons omis de dire que le père Léonard n'avait pas vu le postscriptum qui accompagnait cette lettre. Ce postscriptum ajoutait :

« Il serait bon, monsieur, que made-
« moiselle vînt tout de suite pour com-
« mencer, dès à présent, la répétition.
« Tout le monde sait; cependant, on va
« tout recommencer pour elle. »

Cette partie de la lettre contraria et réjouit Pervenche tout à la fois. Avec cette promptitude de coup d'œil, avec cette présence d'esprit qu'ont les femmes, Pervenche pensa qu'elle n'avait pas un chapeau assez frais, qu'ensuite sa robe avait grand besoin d'être renouvelée, que ses bottines étaient bien larges; son pied si mignon en paraissait tout grand. Elle devint donc tout-à-coup rêveuse; ce que voyant le père Léonard, le pauvre homme lui demanda ce qu'elle avait, quel nuage obstruait enfin son beau soleil levant.

— Hélas! fit-elle.

Et elle lui fit part de ses petites préoccupations. Le bon père Léonard en fut tout contrarié. Comment faire? Il avait eu beau manger du pain sec, cette lutte soutenue à ses frais l'avait exténué et ruiné. Il avait trop d'orgueil pour demander un sou à M. Mouton; il ne voulait pas donner à l'hercule cet avantage sur lui. Le pauvre homme sentait que toute sa puissance venait justement de son désintéressement, et qu'il la perdrait le jour où il deviendrait l'obligé de M. Mouton. Pervenche attendait que la Providence parlât par la bouche du père Léonard. Le père Léonard, tout en réfléchissant, se mit à décacheter la seconde lettre. Cependant, la fièvre le tourmentait visiblement; elle se montrait dans ses yeux brillants, et sur les pommettes rouges du vieillard. Ayant achevé la lecture de cette lettre, qui cependant lui causait une joie vive, il dit à Pervenche :

— Mon enfant, mettez-moi cet oreiller sur les pieds, couvrez-moi le mieux que vous le pourrez; donnez-moi plein ce bol de bourrache bien chaude, et laissez-moi tranquille quelques heures.

Pervenche, ayant fait tout ce que le père Léonard lui avait ordonné, prit son châle rouge et sortit.

La lettre que le pauvre homme cachait sous son oreiller avant de s'endormir

était un piége où Pervenche devait tomber.

IX.

Le taureau.

Ce jour-là, qui était un dimanche, Mouton avait quitté son lit avant le jour, allant, sans savoir où, en proie à une sorte de tristesse qui ne le quittait plus depuis qu'il avait vu Pervenche pour la première fois. Ce sont là les effets ordinaires de cette maladie qui s'appelle amour. Les cœurs gais deviennent tout-à-coup maussades, et les cœurs moroses ont souvent des accés de joies folles. C'était, chez Mouton, quelque chose qui n'était pas tout-à-fait la folie, mais qui lui ressemblait. La mélancolie dont Mouton était frappé n'est qu'une des formes de cette triste maladie. M. Mouton était robuste, plein de santé, bel homme dans la bonne acception du mot; sa tête manquait sans doute de distinction, mais le calme de son visage, la douceur de son regard, le dédommageaient amplement du déplaisir de ne pas avoir un profil grec ou romain.

Cet homme, cependant, n'était pas heureux. Mouton gagnait beaucoup d'argent; il avait de l'ordre; il *amassait*. Sa fortune était assurée.

Cet homme n'était pas heureux.

M. Mouton jouissait d'une sorte de célébrité, grâce à l'intelligence du père Léonard; il était le roi des hercules.

Ce qui n'empêche pas que M. Mouton n'était pas heureux.

Il était jeune, plein de considération, aimé. Et il était malheureux!

Il se promenait donc le long du grand mur d'enceinte, hors de Paris. L'air était frais, le soleil se levait, et avec lui, les oiseaux de chanter, l'herbe de verdir.

Ici on me permettra de prendre la parole pour traduire les sentiments de cet homme, qui joignait à un malheur réel la douleur de ne pouvoir exprimer ce qu'il ressentait alors.

Il disait donc :

— D'où vient que ce jour qui renaît me trouve sans joie, quand tout sourit autour de moi? L'herbe verdoie, les oiseaux chantent, le soleil brille; tout cela m'ennuie. J'assiste au grand spectacle de la vie, et je n'y suis pas mêlé; je ne pourrais jamais m'y mêler. Je ne suis pour rien dans l'humanité. Je tiens le milieu entre les vivants et les morts. Si l'on connaissait mon malheur, la moitié du monde passerait son temps à me vilipender, l'autre s'en ferait un pierre pour aiguiser sa malignité. Ne rit-on pas d'un bossu, d'un louche, d'un sourd! Pourquoi ne rirait-on pas d'un homme qui voit une fleur et n'ose la cueillir, un beau fruit mûr, et n'ose y toucher! Seulement il n'est pas facile de me rire au nez : voilà ce que la Providence, dans sa générosité, a bien voulu faire pour moi. Oui, la force, cette raison de la brute, je l'ai. Mais ce malheureux, petit et blême, qui passe là-bas, au bout de ce champ de blé, n'est-il pas plus heureux que moi? Ce mendiant, à qui je donne cette pièce de vingt sous, a été heureux dans sa jeunesse ; il a eu, comme tous les hommes, sa part de soleil et d'amour. Mais moi!... Maudite timidité!..... que suis-je? une sorte de cadavre dont la mort aurait, comme à dessein, laissé survivre le cœur.

Pervenche! Pervenche! me pardonneras-tu jamais de t'avoir aimée? Et moi, moi, malheureux! me consolerai-je jamais de te voir un jour aux bras d'un heureux audacieux, d'un autre plus heureux que moi! heureuse sans moi!

Je suis jaloux de ces beaux jeunes gens qui s'embrassent si fort et qui rient si haut dans ce chemin de traverse, se disputant une fleur en s'enivrant de doux baisers.

Telles étaient à peu près les pensées qui agitaient le pauvre hercule. Il s'était avancé, sans s'en apercevoir, jusqu'aux environs des Batignolles. Il se disait encore : Je ne veux pas me réconcilier avec mademoiselle Pervenche ; il est inutile, même cruel, de pousser plus loin l'illusion.

Il s'assit en avant sur le talus des fortifications. De grands troupeaux de bœufs se dirigeaient sur Paris, traversant les Batignolles.

Pervenche, qui avait aussi quitté Chaillot, s'était mise à errer à l'aventure. Elle allait sans but, marchant pour marcher. La petite danseuse était transportée d'aise; il lui semblait qu'un bras invisible l'enlevait au ciel et l'arrachait de ce monde. Parfois elle courait comme une insensée, ou il lui semblait qu'elle se penchait sur un puits immense : il lui prenait des vertiges ; puis elle regardait les gens en souriant et semblait leur dire :

— Eh bien ! c'est dans quelques jours mes débuts ! j'espère que vous en serez.

Et comme la joie attendrit le cœur, Pervenche regrettait véritablement d'avoir affligé M. Mouton; elle eût voulu le rencontrer pour se jeter dans les bras de l'hercule, malgré l'énormité de sa faute. La vanité se plaît à faire étalage de son bonheur; la tendresse se plaît à le faire partager. L'âme de la belle artiste aurait voulu mettre tout le monde dans son succès pour en partager les profits. C'est souvent le malheur des grandes natures d'ignorer la sagesse d'une intelligente conservation. La raison de ceci, c'est qu'il est extrêmement difficile de porter en soi une double préoccupation; nous parlons ici de ces grandes préoccupations qui s'emparent de toute une existence. L'amour d'un art quelconque veut tout un homme. L'amour d'acquérir, la plus sotte des passions, laquelle entraîne nécessairement l'amour de la conservation, veut aussi toute une tête. Rien n'est plus rare au monde qu'une intelligence multiple. Heureux ceux-là ! ils ont la sérénité dans la gloire.

Le pauvre Mouton fut arraché à sa rêverie, et Pervenche à ses rires, par une scène tragique qui mit les Batignolles en émoi.

Tout en rêvant, Pervenche, se voyant sur la route des prés Saint-Gervais, s'était dit : Allons jusqu'au bois de Romainville.

On a des heures où l'on sent le besoin de marcher pour fatiguer l'enivrement de la pensée

Une promenade dans le bois aura toujours un attrait irrésistible pour les âmes tendres.

Elle traversait donc le boulevart, un peu au-dessus des fortifications, quand des cris de frayeur, des cris universels se firent entendre à la fois.

Une bête furieuse et terrible, un formidable taureau s'acharnait après Pervenche et la poursuivait.

Voici ce qui s'était passé. Cette bête, que l'on menait probablement au marché, était attachée derrière une charrette que traînait un cheval. Tout-à-coup le taureau, réfléchissant sans doute en lui-même qu'il était honteux ou ridicule de se laisser traîner ainsi par ce bon esclave de cheval, tend les jarrets, baisse la tête à terre autant que la corde qui le lie le lui permet. Le cheval s'arrête court, le charretier frappe le cheval; le cheval frappé donne du collier, le taureau résiste : rien ! la voiture ne bouge pas. Alors le charretier dit à César, son chien :

— César ! au taureau, César !

César, qui ne demande que plaie et bosse, se jette en furieux sur les derrières de l'animal. Mais le pauvre César, dans son zèle indiscret, s'était un peu trop attaché à la culotte de peau du propagateur des champs le taureau qui était accroupi se releva avec la rapidité de l'éclair, et décocha en même temps un de ces coups de pied surnommés *coups de pied à la vache;* il le décocha, disons-nous, avec

une telle vigueur, que le malheureux César, ne s'étant pas retiré à temps, selon sa prudence ordinaire, alla rouler à vingt pas de la charrette la tête fracassée. Il ne se releva pas. Le charretier, un peu plus brute que ces animaux, à la vue de César tué, se mit dans une de ces colères aveugles, ressemblant alors à ces pauvres agités, à qui on met, à Bicêtre, la camisole de force. Il avait frappé le cheval avec la courroie de son fouet tant qu'il avait pu; sa rage se tournant contre le taureau exterminateur, il le frappa du manche sur les oreilles, sur les sabots, sur les yeux, sur les articulations qui lient les sabots à la jambe. Ces endroits sont, comme on le sait, fort sensibles; l'animal d'abord se contenta d'opposer à tout cela une résistance passive, une force d'inertie; cela semblait même suffire à son orgueil; peut-être riait-il en lui-même du tour qu'il faisait au cheval et de la farce qu'il avait jouée au chien. Mais la douleur des muscles parcourant sa lourde charpente, et frappant son cerveau comme le ferait un appareil électrique, le sang injecta ses yeux avec abondance, ses naseaux s'ouvrirent pour en laisser jaillir comme une fumée épaisse et noire, une sorte de tremblement convulsif parcourut ses membres puissants. Il poussa dans les airs un beuglement terrible, secoua fortement sa large et magnifique tête, culbutant ainsi la charrette dont le cheval n'était plus maître; enfin, soit que les cordes se fussent détendues dans l'une de ces secousses violentes que donnait l'animal devenu furieux à force de souffrance, soit qu'il les eût cassées, toujours est-il qu'il se trouva libre. Ses yeux ressemblaient à de rouges tisons. Le charretier brutal prit prudemment de la poudre d'escampette; le taureau, auquel il fallait une victime, se jeta sur le pauvre cheval qu'il éventra; puis il se mit à parcourir le boulevart, menaçant des cornes tout ce qui semblait vouloir l'approcher. En ce moment Pervenche sortait d'une petite ruelle pour traverser le boulevart. Un moment, le taureau hagard s'arrête, porte un œil enflammé sur le châle malheureusement rouge de la pauvre Pervenche et se dirige vers elle avec rage. Tout le monde fuyait en criant. Pervenche tourne la tête et voit le danger. Elle fuit lestement; mais l'animal est leste aussi. Elle ne songe pas à retirer son châle, à le jeter à terre; l'animal s'acharne à son châle : il va l'atteindre. La foule est aux fenêtres ou réfugiée dans les allées, sur les portes; tout le monde sent que la pauvre enfant est perdue. A ces cris, à ce tumulte, l'hercule, qui était sur le talus des fortifications, plongé dans la rêverie la plus profonde, se leva machinalement pour voir ce qui se passait. D'abord, ce tableau le saisit d'effroi. Cette bête furieuse, énorme et terrible, le frappe; la jeune fille que cette bête poursuit inquiète son cœur excellent. Tout-à-coup Mouton devient pâle, s'élance du talus sur le boulevart et s'écrie d'une voix tonnante :

— Par ici, mademoiselle! venez à moi!

Pervenche entend ce cri libérateur; elle s'élance prompte comme une biche dans les bras de l'hercule. Le taureau courait toujours; Mouton enlève rapidement le châle rouge aux épaules de Pervenche, et lui crie :

— Maintenant, fuyez; laissez-moi.

Et l'hercule se campa fièrement au milieu de la route, présentant le châle déployé aux yeux de l'animal. Le taureau ainsi agacé, heureux, sans doute, d'avoir de quoi satisfaire sa rage, se précipita tête baissée sur l'hercule, qui lui jeta le châle sur les yeux. L'animal, ainsi embarrassé s'acharnait sur le lambeau rouge; Mouton le saisit alors par les cornes et le terrassa. L'animal fait effort, se débarrasse du châle qui l'aveugle et reprend l'offensive. Mouton ramasse le châle, bat en retraite, s'arrête tout-à-coup et présente au taureau, de plus en plus furieux, le lambeau rouge. Malheureusement l'hercule n'avait à sa disposition ni bâton, ni hache, ni couteau, et il luttait comme un Catalan, non dans une



Une petite personne pâle et tremblante se jeta dans les bras de M. Mouton.

étroite arène, non sur un cheval exercé à ces sortes de luttes, mais en plein air, sur un champ sans limite, à pied et sans couteau tranchant pour couper lâchement les tendons de son adversaire surpris parderrière. Ils étaient là, la bête et l'homme, comme de primitifs enfants de la nature, avec leurs moyens impromptus et leurs forces naturelles. La foule accourait de plus en plus; déjà on s'armait, les uns d'épieux, les autres de merlins, les autres de fusils Tout le monde était décidé à faire un mauvais parti à l'animal furieux; mais personne n'osait approcher. Pour la seconde fois le taureau foulait le châle aux pieds, le déchirait de ses cornes. Ce ne fut bientôt plus qu'une loque, limoneuse, blanche de poussière. L'hercule, engagé dans la lutte, ne voulait pas fuir; l'animal, aiguillonné, n'était pas au bout de sa rage: il fallait donc absolument, avec des dispositions si peu pacifiques, que l'un des deux demeurât sur la place. L'hercule prit une grande résolution; le taureau s'arrêta comme pour réfléchir un moment, ou recueillir ses forces : ils étaient ainsi à vingt pas l'un de l'autre. L'hercule lui cria comme pour l'irriter :

— Allons donc, *feignant!*

A ce cri, l'animal baissa la tête, roula ses gros yeux injectés d'un sang noir, et puis s'élança sur son intrépide adversaire. L'hercule l'attendait de pied ferme, le poing haut, les muscles tendus. Tout le monde croyait le pauvre homme mort. L'animal lui-même croyait tenir M. Mouton au bout de ses cornes longues et aiguës. Mais celui-ci levant son bras comme une massue, lui asséna un tel coup de poing entre les deux yeux, que la bête s'affaissa sur elle-même et s'étendit dans un nuage de poussière.

L'hercule venait d'assommer le taureau.

A ce dénoûment tragique la foule accourut. Une petite personne, pâle et tremblante, se jeta dans les bras de M. Mouton, et tous deux s'en revinrent à Chaillot.

Voilà comment la paix se fit entre M. Mouton et la petite danseuse.

Le lendemain, un journal racontait, dans un article splendide, avec les plus complaisants détails, la scène que nous venons d'esquisser. Cet article se terminait ainsi :

« Cet acte de force surnaturelle, qui « ne s'est pas renouvelé depuis *Milon de* « *Crotone*, vient de l'être par le célèbre « Chabert dit Mouton, *l'hercule des* « *Champs-Élysées*. »

Et la foule d'accourir, comme on s'en doute bien, pour voir cet homme extraordinaire qui avait assommé un taureau d'un coup de poing, et sauvé la vie à une jeune fille *qui avait un châle rouge*.

C'était encore là une habile réclame du père Léonard.

Nous voudrions bien qu'on nous expliquât ceci : comment se fait-il qu'il y ait des gens qui vous aiment, qui vous portent intérêt, et qui cependant, malgré leur fortune, vous laisseraient volontiers aller tout nu et mourir de faim, et cela sans être égoïstes ? Est-ce dédain des petites choses ? dégoût des détails ? ou respect, pour leur vénération, pour leur affection, qui baisseraient en raison du service ou du don qu'un homme de talent ne doit point accepter, et que l'objet aimé, pour paraître désintéressé, doit également repousser ? ou bien est-ce étroitesse d'esprit, racornissement du cœur ? Nous ne décidons rien dans cette matière délicate ; nous ajoutons seulement que M. Mouton ne songea nullement à remplacer le châle que lui et le taureau avaient déchiré ; qu'il ne songea même pas à offrir de l'argent au père Léonard, malade et dans son lit : deux belles occasions de prouver son amour et de montrer son cœur. Mouton ne fit rien de tout cela ; par quelle lacune inconcevable du cœur ? nous ne saurions l'expliquer ; nous signalons cette absence, voilà tout. Cependant, M. Mouton, riche par l'adresse du père Léonard, lui devait bien quelque chose ! S'il l'eût fait, il aurait peut-être évité une scène désagréable à Pervenche et prévenu un attentat criminel.

Chez Mouton, ce n'était pas sécheresse de cœur : tout ce qu'il y avait de tendresse en lui se trouvait comme absorbé par sa passion et son malheur. Il devenait jaloux, envieux, et peut-être que le moment n'était pas loin où il devait être méchant.

Le père Léonard avait éprouvé dans le repos une transpiration salutaire, qui l'avait beaucoup soulagé, sinon guéri. Il se mit à relire la lettre qu'il avait glissée sous son oreiller. Cette lettre lui disait :

« Monsieur,

« Je tiens mille francs à votre dispo- « sition. J'aurais voulu vous les faire pas- « ser ; mais dans l'ignorance où je suis « si vous avez reçu de moi un billet de « *mille francs* que je vous adressai avec « une lettre, voilà quelques mois, me « décide à vous prier de bien vouloir, « monsieur, passer à ma maison de cam- « pagne. Je ne pourrai, malheureuse- « ment, vous recevoir et renouveler con- « naissance avec vous, car je pars ce soir « pour l'Italie ; mais ma femme vous « recevra.

« Si vous ne pouviez venir vous-même, « adressez-nous quelqu'un dont vous « soyez complétement sûr ; ma femme « remettrait le billet en échange du reçu « de *deux mille francs* que cette per- « sonne, ou vous, monsieur, présen- « teriez.

« Recevez mes civilités empressées,

« E. RAYMOND. »

« Ville-d'Avray, 12, rue de Versailles. »

Le père Léonard essaya de se lever: ses jambes fléchirent sous lui; il sentit qu'il ne pourrait faire ce voyage, ni à pied ni en voiture. Cependant cet argent, qui arrivait là comme un bienfait de la Providence, lui devenait indispensable. Il fallait absolument que Pervenche se présentât à son directeur. D'un autre côté, Pervenche avait les larmes aux yeux; l'amour-propre venait se poser en travers de son désir de courir sur les planches et sa rage du luxe. D'autre part, le père Léonard ne voulait mettre personne dans la confidence de ses misères. Il ne se souciait nullement que ce monde de bateleurs dans lequel il vivait sût son origine. Il n'avait qu'une opinion assez faible touchant la cervelle de M. Mouton. Qui donc envoyer pour toucher cette somme indispensable? Enfin, dans cette situation encombrée, il se confia, quoique à regret, à Pervenche, qui de joie battit un entrechat, en s'élevant jusqu'au plafond. Elle se prépara, et partit. Comme elle descendait l'escalier, elle rencontra l'hercule, qui montait s'informer de la santé du père Léonard.

— Ah! bien! très bien! il va mieux, répondit-elle étourdiment. Mouton, il faut que vous veniez avec moi; je vous emmène.

— Où donc?

— Venez toujours, je vous le dirai en route.

Mouton ne se le fit pas dire deux fois, tant son cœur était ravi d'avoir à faire un voyage avec Pervenche, qu'il ne pouvait parvenir à oublier. C'était pire encore depuis sa rencontre avec le taureau.

X.

GIL.

Ils n'avaient pas plus tôt tourné l'allée, que le petit Gil se glissait presque imperceptiblement dans l'hôtel, portant un panier au bras et cachant quelque chose sous sa large veste tricotée. Il frappa doucement à la porte du pauvre homme, qui s'écria d'une voix altérée :

— Qui est là?

— C'est moi, répondit l'enfant.

— Qui, vous?

— Le pauvre Gil.

A ce nom si aimé du bon vieillard, la porte s'ouvrit. L'enfant n'avait pas sa gaîté accoutumée; le pauvre homme s'en aperçut et lui dit :

— Qu'as-tu, mon pauvre petit Gil, tu m'as l'air tout triste?

— Oui, monsieur Léonard, répondit l'enfant.

— Pourquoi cela? dit le pauvre homme toussant avec force.

— On m'a dit, là-bas, dans la baraque: Le père Léonard est malade, et ça m'afflige.

— Ça ne sera rien, mon enfant, ça ne sera rien. Il toussa de nouveau.

— C'est égal, j'aimerais mieux ne pas vous entendre tousser comme ça, répondit le petit Gil. Et il alla doucement glisser son panier sous la table, dans un coin de la chambre, tout en disant :

— Monsieur Léonard, est-ce que vous ne prenez pas un peu de tisane pour ça? Du temps que j'avais une mère, quand je toussais le moindrement, elle me faisait de la tisane des quatre-fleurs, et je m'en trouvais bien.

Et l'enfant déposait sur la table un paquet des quatre-fleurs.

— Sans doute, mon petit Gil, mais à mon âge on n'a plus de mère, répondit le père Léonard.

— C'est égal, monsieur, vous feriez joliment bien, allez, de boire aussi un

peu de sirop de gomme ; c'est avec ça, continuait le pauvre Gil, que ma mère, quand j'en avais nne, faisait passer mes enreûments.

Et il tirait doucement de dessons sa large veste un reuleau de sirop, qu'il déposait sans bruit snr la table.

— Pauvre enfant ! fit le vieillard; elle était donc bien bonne, ta mère ?

— Oh! oui, répondit le petit Gil. Et il essuya nne grosse larme du revers de sa main ; puis il ajouta :

— Voyez-vous, monsieur, quand veus aurez pris tout ça, votre poitrine, irritée parce que vons parlez trop, parce qne vous vous donnez trop de mal pour nous, s'adoucira petit à petit ; alors vous ferez bien de boire à votre déjeuner quelques bons verres de bordeaux ; ça vous remettra tout-à-fait.

Ceci était pour le panier, qu'il avait glissé seus la table. Mais le panier, mal assnjéti, appnyé contre un pied de cette table, qn'il fit reculer, chanta soudainement l'air des bouteilles pleines ; l'enfant devint rouge et penaud.

— Qn'est-ce que c'est que ça ? fit le père Léonard, se levant à moitié snr son lit.

— C'est... c'est, répondit le petit Gil tout troublé, des bavardes à qui on avait fait signe de se taire et qui jasent.

— Et pourqnoi ces bouteilles ? demanda le père Léonard.

— Pour vous donc! monsieur, répondit le petit Gil.

— Qu'on ferai-je ? mon Dieu !

— Vous les boirez, monsieur, quand vous aurez avalé cette tisane des quatre-fleurs et ce sirop de gomme, fit-il en étalant le tout sur la table, et plantant au milieu de tout cela un énorme pain de sucre.

— Pourrait-on savoir, mon cher enfant, qui m'envoie ces bonnes choses?

— Ils me l'ont défendu; ils vont même me gronder de ma maladresse.

— Qui ? te gronder ? qui donc ?

— Eh bien ! vos enfants, répondit le petit Gil en se dandinant.

Le fait est que les bateleurs, apprenant soudainement l'indisposition du vieillard, s'étaient réunis et s'étaient cotisés pour lui envoyer ce qu'ils supposaient, avec raison, devoir lui manquer.

— Monsieur, ajouta l'enfant, ils m'ont chargé d'une commission encore.

— Laquelle ? voyons.

— Ils m'ont dit de vous demander si vous permettez qu'ils viennent vous voir.

— Sans doute, puisque ce sont mes enfants, dit le père Léonard en souriant.

— Maintenant, monsieur, je voudrais bien, moi aussi, vous adresser une prière pour mon compte, fit encore l'enfant.

— Parle, mon pauvre Gil, parle, dit le père Léonard avec cet air de bonté qui ne le quittait jamais.

— Les grands, les hommes, parce que je suis petit et enfant, n'ont pas voulu m'admettre à la cotisation générale, bien que je le leur aie demandé. « Cela ne regarde pas les enfants, » m'ont-ils répondu durement. C'est bon, ai-je dit, pourtant il faudra bien que ce bon monsieur Léonard trempe qnelque chose dans son vin, quand il commencera à manger. Alors, fit l'enfant en tirant un paquet de biscuits de dessous sa veste, je vous apporte ça; c'est mon droit à la cotisation.

Et comme le père Léonard regardait le petit paquet et l'enfant tour-à-tour, avec émotion, Gil lui cria en déposant les biscuits snr la couverture du lit :

— Acceptez-les, monsieur, c'est encore un souvenir de ma bonne mère, quand j'en avais une.

— Pauvre Gil! mon pauvre Gil, s'écria le bonhomme, ta mère méritait de vivre! et l'enfant et le vieillard confondirent leurs larmes.

Et le pauvre Gil répondait :

— Oh! que oui, monsieur.

Il y avait dans ce choix fait par les bateleurs, ces gens des ruisseaux, un admirable tact, le tact du cœur. Un homme eût gêné l'orgueil du père Léonard; un enfant l'attendrissait, surtout un enfant que le bonhomme affectionnait particulièrement.

XI.

Ville-d'Avray

Quel bonheur d'être jeune, d'abriter sous les fleurs d'un doux printemps l'espérance qui sourit à l'avenir patient! Est-il un charme plus grand que celui de se promener à deux, par un grand soleil, loin des regards du monde, loin des pas affairés de la multitude inquiète! Quel plaisir alors, de suivre un petit sentier bordé d'aubépine ou de roses sauvages, de babiller, une main dans la main, sur le gazon vert, à l'ombre des cèdres ou des vieux chênes! Les ineffables joies de l'amour sont dans la sérénité de l'esprit, non dans les orages du cœur. La jeunesse ignore ces orages-là; elle est encore trop près du berceau pour craindre les mécomptes de l'amour dans l'amour. Elle est encore trop près des embrassements de l'amour maternel pour croire au poison dans les baisers d'un autre amour. L'illusion est un des heureux priviléges de la jeunesse; il n'y a que les fous, les sots ou les corrupteurs, qui puissent songer à la lui enlever. Heureux donc ceux-là qui, sous le soleil, l'ombre et la verdure, vont promener leurs rêves!

Tels étaient Mouton et Pervenche, ce jour-là, cheminant gaîment sur la route de Ville-d'Avray. Mouton avait fini par se persuader qu'il n'était pas aussi malheureux qu'il le croyait; Pervenche se trouvait tout-à-fait heureuse : elle avait l'amour; elle attendait la gloire, et la fortune allait lui sourire. Ils s'abandonnaient ainsi à la poésie du cœur; ils ne cherchaient pas ailleurs, dans les fureurs des sens, l'accomplissement de cette réalité desséchante qui est le commencement de la douleur, la chute de l'ange.

Ils étaient arrivés au bois de Boulogne, causant de mille choses, ne disant rien et se comprenant. Pervenche, avec une grâce infinie, appuyait ses mains croisées au bras rustique de Mouton; et Mouton tressaillait au moindre mouvement de Pervenche; sa poitrine s'élargissait, son cœur nageait à l'aise dans une douce émotion. Pervenche se mit à la poursuite d'un papillon bleu, qu'elle poursuivit en vain. Malgré sa légèreté, l'insecte lui échappait, lui prouvant ainsi que les ailes sont plus légères que les pieds. Mouton, pendant ce temps, cueillait des fleurs çà et là : fleurs des bois, fleurs des champs, fleurs des herbes, il en cueillit une gerbe et l'offrit à Pervenche. Pervenche riait et se jetait toute folâtre dans les bras de l'hercule, dont les grands yeux bruns se noyaient d'attendrissement. Ils traversèrent ainsi Boulogne, Saint-Cloud, puis arrivèrent enfin à Ville-d'Avray.

Ils arrivèrent au déclin du jour. Pervenche courut à l'adresse indiquée.

—Cinq minutes, dit-elle à Mouton, et je suis de retour.

Mouton bourra sa pipe et se mit à fumer tranquillement en attendant. Pervenche sonna, et ainsi que l'annonçait la lettre adressée au père Léonard, ce fut une femme qui vint ouvrir. L'aspect de sa physionomie était dur, son regard effronté; il y avait dans sa tenue quelque chose de trivial, une sorte de négligence qui sentait plutôt un certain relâchement de mœurs que l'abandon de soi-même. Quand Pervenche entra, cette femme l'enveloppa d'un long regard de la tête aux pieds; elle trouva que la petite était

assez *délurée*. En effet, l'air de la rue, la vie artistique, et plus que tout cela encore, l'éducation, sa nature enfin, trempée de bone, chauffée au soleil; l'habitude de tout voir, d'aller partout, d'interroger tout et de répondre à tout, faisaient que Pervenche n'avait ni la mine guindée d'une pensionnaire, ni le regard claustral d'une religieuse. Elle avait le coup d'œil prompt, sûr, les mouvements vifs, de l'aisance, quelque chose de décidé, que l'on ne trouve guère que dans les natures taillées pour l'art ou pour la vie joyeuse. Pervenche se sentit mal à l'aise devant cette femme; elle avait deviné, avec une admirable perspicacité, qu'elle était en face d'un démon. Elle lui présenta la lettre.

— Bien, mademoiselle, fit cette femme en adoucissant sa voix, qu'elle avait naturellement un peu éraillée, et affectant un grand air. Personne mieux qu'une femme ne sait, quand elle le veut, prendre de ces airs-là.

— Mon mari n'est point ici, ajouta-t-elle; mais cela n'y fait rien, il m'a donné des ordres pour vous solder. Veuillez avoir, je vous en prie, l'obligeance de passer par ici.

La femme sinistre lui fit traverser un long jardin, la conduisit dans un petit pavillon et lui dit, après avoir feint d'ouvrir un secrétaire :

— Mon Dieu, j'ai oublié la clef; ayez donc la bonté de m'attendre un moment; je cours la chercher.

Elle sortit. Pervenche fut fort surprise de l'entendre fermer sur elle la porte du pavillon. L'isolement de cette demeure flanquée de murs et fort éloignée d'ailleurs de l'habitation; le silence effrayant qui l'entourait: tout cela la glaçait d'épouvante. Cette femme la narguait-elle ou la livrait-elle? La réponse ne tarda pas. Pervenche entendit des pas sur le sable, dans l'allée du jardin : ce n'étaient point ceux de la femme qui l'avait reçue. Une clef s'introduisit rapidement dans la serrure; la porte s'ouvrit, et un homme entra. Pervenche poussa un cri à faire trembler la maison. Cet homme, c'était l'*inconnu*.

Il garda un moment le silence. Pervenche était pétrifiée, se sentant prise au piége.

L'*inconnu* prit la parole :

— Vous feriez cent cris comme celui que vous venez de pousser, que personne ne viendrait, lui dit-il, par la raison toute simple que personne ici, ni dehors, ne pourrait vous entendre.

— Qu'espérez-vous donc de moi? s'écria Pervenche, reprenant courage peu à peu.

— Que vous m'apparteniez, répondit froidement l'*inconnu*. J'ai placé mon existence dans un rêve; ce rêve, c'est vous; il faut qu'il s'accomplisse. En vous abandonnant à l'amour d'un bateleur imbécile, vous m'avez appris à mépriser la liberté dans l'amour. Votre choix stupide me fait mépriser votre volonté; je veux vous sauver de vous-même.

— Auriez-vous tout le génie des hommes et tout l'or du monde, monsieur, que jamais je ne serais à vous, répondit Pervenche avec exaltation.

— Une telle parole, Pervenche, est un appel à mon désespoir. Pourquoi me parlez-vous ainsi? Voilà assez longtemps que je suis à vos pieds : vous avez été cruelle, je serai sans pitié. Pervenche! pardonne-moi; je t'aime!

En disant ces mots, il se dirigeait vers la petite danseuse épouvantée. Pervenche battit en retraite derrière un fauteuil, et s'armant d'un flambeau de bronze, s'écria :

— Monsieur, si vous approchez, je vous tue!

L'*inconnu* se prit à sourire en voyant cette colère d'enfant.

— Vous êtes un ange adorable, lui

dit-il. Puis, avec l'agilité de la panthère, il lui enleva le flambeau des mains.

Pervenche crut sentir dans le mouvement de l'*inconnu* une force extraordinaire. Il lui avait tenu le bras un moment; elle comprit que cet homme était armé contre elle d'une puissance physique surnaturelle.

— Vous êtes un lâche! lui cria-t-elle.

L'*inconnu* se prit à sourire.

— Vous me tuerez donc, si vous le voulez; mais au moins je ne mourrai pas déshonorée.

Il ne répondit rien.

— Je vais appeler; il y a bien une femme, un père, une mère ou un amant qui comprendra à mes cris que vous m'assassinez!

— Il n'y a dans cette maison que des gens qui me sont dévoués, répondit l'*inconnu;* quant au dehors, il est impossible, vu l'éloignement, vu la surdité de ces murs, que l'on vous entende. N'espérez ni père, ni mère, ni amant pour vous arracher de mes bras; ici, vous m'appartenez.

— Misérable! je vous livrerai à la justice.

— Je n'ai pas été vous chercher; vous êtes venue ici librement. C'est un contrat passé entre nous deux: vous êtes en majorité. Vous ne ferez accroire à personne qu'une petite danseuse des rues a tant de vertu que ça : on trouvera tout au plus, en admettant qu'on pense que je vous ai un peu violentée, que la somme que je vous offrais n'était pas assez grosse selon vous; qu'alors vous avez fait la bégueule, et que moi, puisque j'avais payé, j'entendais ne rien perdre.

Mouton commençait à trouver que Pervenche était bien longtemps : il bourrait sa pipe pour la troisième fois.

L'*inconnu* se précipita sur Pervenche; Pervenche l'esquiva lestement et, passant le long de la cheminée, elle renversa la pendule, qui tomba à terre avec un fracas épouvantable. C'étaient six cents francs de perdus : l'*inconnu* s'arrêta un moment; il sentit qu'il y avait chez la petite parti pris de résister.

— J'attache peu d'importance à ces choses, dit-il avec une sorte de sérénité; votre possession me dédommagera amplement de ces niaiseries-là.

Il se précipita de nouveau sur Pervenche. Pervenche s'arma du second flambeau resté sur la cheminée et fit voler la glace en mille éclats. La glace, se détachant du cadre, fit un bruit infernal en tombant à terre. Pervenche, en ce moment, ressemblait à l'image de la mort, tant elle était pâle; elle sentait qu'une fois étreinte dans les bras de fer de cet homme, elle était perdue.

Mouton rôdait avec inquiétude autour de la maison. Il lui avait semblé entendre du bruit par deux fois. Pervenche lui avait dit : Dans cinq minutes je serai de retour; or, il y avait déjà plus d'une heure qu'il attendait; cela commençait à lui devenir suspect. Il approcha de la maison et résolut de sonner; il sonna : la sonnette ne se fit pas entendre, on ne vint pas ouvrir. Ceci l'étonna.

— Diable! diable! se dit-il; est-ce que Pervenche se moque de moi? Elle sait bien que je suis là à l'attendre; il paraît qu'elle ne s'ennuie pas là-dedans. Excusez!

L'imagination est comme le vin, elle donne aux sentiments qui nous agitent une couleur plus vive, elle exalte; mais ne tombe jamais sur la réalité. L'imagination de M. Mouton fut un soupçon d'affreuse jalousie. Il sonna de nouveau; le cordon de la sonnette lui resta dans la main. L'hercule fit un juron à faire crouler le ciel sur sa tête. Il délibérait un moment pour savoir s'il devait s'en aller, quand il entendit un bruit extraordinaire de carreaux que l'on cassait et qui dégringolaient. Il prêta une oreille atten-



Au secours! au secours!

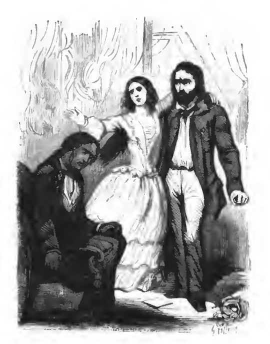
tive; il crut entendre des cris partir du fond de l'enclos. L'hercule n'y tint plus, une pensée soudaine lui traversa l'esprit : Pervenche est en danger! Alors il se mit à rouler une énorme pierre le long du mur, et l'escalada. Un dogue énorme vint lui barrer le passage en se jetant sur lui; Mouton l'étrangla. Il écouta; il n'entendit rien. Il eut presque regret d'avoir pénétré dans cette habitation. Il faisait nuit noire; il ne savait où diriger ses pas.

L'*inconnu*, en voyant tomber sa glace en poussière, avait reculé pour ne pas être atteint des mille morceaux qui bondissaient du marbre de la cheminée sur le parquet, et disait en ricanant :

— C'est quinze cents francs que vous brisez là, mademoiselle; vous sentez que cette petite fantaisie qui vous prend de casser tout chez moi me doit un léger dédommagement, et vous allez me le payer, fit-il avec un accent d'énergie sauvage.

Pervenche alors, sans se désarmer du flambeau, frappa quatre coups dans la fenêtre et cassa quatre carreaux en criant: Au secours! au secours! L'*inconnu* se jeta sur elle..... elle était perdue. Prise comme dans un étau de fer, elle lui criait :

Imprimé par H. [illegible], Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.



Pervenche! Pervenche! me voilà!

— Grâce!

— Non, pas de grâce, répondait l'*inconnu*, perdant lui-même la tête dans son abominable action.

Pervenche, cependant, essaya de lutter. L'*inconnu* l'entraînait vers un guéridon. Pervenche fit semblant de céder, puis, allongeant la main vers la lampe qui brûlait, elle la prit et mit le feu aux rideaux en mousseline de l'appartement : le feu prit avec la rapidité de l'éclair. Pervenche luttait en désespérée. La flamme gagna les grands rideaux. A la vue de l'appartement en feu, l'*inconnu* se redressa avec rage. Pervenche profita de ce moment de trêve pour crier encore au secours.

— De ce coup-là, dit l'hercule, je ne me suis pas trompé : c'est la voix de Pervenche!

Et il se précipita du côté d'où partait la voix, et d'où il vit en même temps s'élever des flammes.

— Eh bien! s'écria l'*inconnu*, tu seras à moi dans cette fournaise, et que l'enfer nous prenne ensuite si bon lui semble!

Et il l'étreignit de nouveau.

— Au secours! criait Pervenche d'une voix étouffée.

La voix de Mouton répondit dans le jardin.

— Pervenche ! Pervenche ! me voilà !

Et il apparut soudain au milieu de l'incendie. La voix d'un homme dans l'enclos arrêta l'entreprise de l'*inconnu*, et la fit avorter. Il tenait encore Pervenche embrassée, quand Mouton, brisant le châssis de la fenêtre, entra dans l'appartement. Mouton allait fouler cet homme aux pieds, lorsque Pervenche lui cria, conservant une présence d'esprit admirable, et lui sautant au cou :

— Mon ami, qu'allez-vous faire ? Ne voyez-vous pas que ce malheureux est fou !

Ce cri de Pervenche évita une lutte. L'*inconnu* était assis d'un air sombre, sur une bergère. Le désordre de sa physionomie désappointée, son œil hagard en face de l'incendie, le faisaient ressembler effectivement à un pauvre insensé.

— Fuyons ! s'écria Pervenche ; et elle entraîna l'hercule.

Quand ils furent dehors, Pervenche se demandait par où ils étaient sortis. Le fait est que, dans son trouble, elle l'ignorait complétement. La méchante femme, vendue à l'*inconnu* pour ces sortes de jeux, en savait un peu plus long : elle avait tout vu, tout entendu, tout prévu. Elle avait vu l'hercule escalader le mur, puis étrangler le chien ; elle avait donc prudemment laissé ouverte une porte de sortie donnant dans le jardin, sur une petite ruelle. C'est par cette porte que, dans son trouble, Pervenche passa sans s'en apercevoir.

Pervenche venait d'échapper à un grand danger.

Elle eut le bon sens de cacher une partie de cette histoire à M. Mouton ; elle lui dit que ce malheureux, lorsqu'elle était entrée, venait de casser sa glace, sa pendule, et qu'il prétendait qu'elle, Pervenche, devait brûler avec lui ; qu'elle s'était refusée à cet honneur, et qu'il la retenait dans les flammes. Voilà pourquoi elle criait. Tout cela parut fort naturel à M. Mouton. Ça dépassait la mesure de son imagination.

— Enfin, vous en êtes quitte ! tant mieux, dit l'hercule. Mais avec tout ça il fait nuit et nous ne sommes pas à Chaillot : il nous faut prendre une voiture pour nous en retourner.

—Voilà, bourgeois ! montez ; nous partons tout de suite, s'écria un petit homme au teint animé, le nez rond et rouge, avec un bonnet noir enfoncé sur les oreilles, et un chapeau de toile cirée par-dessus ; montez, voilà Zéphyr qui va vous conduire comme le vent.

Par Zéphyr, cet homme désignait son cheval, pauvre rosse maigre et triste qui aurait tout autant aimé rester qu'aller. M. Mouton, flatté par l'épithète de bourgeois que lui donnait le malin cocher, fit monter Pervenche dans le coucou l'*Obstiné* ; ils attendirent encore une heure, malgré l'assurance du petit homme, qui répétait toutes les cinq minutes :

— Bourgeois, nous partons.

Cependant on partit. Heureuses gens ! ils partent seuls, sans témoins de leur bonheur, sans ennuyeux qui les regardent, sans indiscrets qui les écoutent ; et pour surcroît de chance, le Zéphyr qui les menait... pas zéphyr le moins du monde. Le coucou l'*Obstiné* s'était changé en véritable temple de l'Amour.

XII.

Le coucou.

— Que je vous aime, de m'avoir sauvée de cet incendie où je brûlais sans vous, disait Pervenche profitant d'un cahot du coucou pour se laisser choir sur l'épaule de l'hercule.

— Il n'y a pas de quoi, mademoiselle, répondit Mouton, comme un amoureux du premier âge que le tête-à-tête embarrassait singulièrement.

— Dire que sans vous je serais morte dix fois, continua Pervenche avec gaîté et restant toujours penchée sur l'épaule de l'hercule.

M. Mouton passa le bras autour de la taille de Pervenche : Pervenche tressaillit de bonheur. L'hercule répliqua :

— Ça n'aurait pas été un plaisir pour tout le monde.

— Ah ! comme ça, c'en eût été un pour quelqu'un ! pour vous, peut-être !

— Oh ! non ; je vous aime trop pour cela.

Pervenche trouva que M. Chabert avait de l'esprit comme un ange. Elle laissa errer sa jolie tête sur l'épaule de l'hercule. Qu'attendait-elle ? Rien. Qu'espérait-elle ? Tout. Mouton garda le silence. Pervenche lui prit la main et lui dit :

— Savez-vous que j'ai craint un moment que ce poing qui assomma un bœuf ne se fermât pour frapper ce fou ; car vous l'eussiez tué, dame !

— Comme le taureau des Batignolles, répondit Mouton.

Et la jolie fille faisait jouer sa main blanche et mignonne dans la large main de M. Mouton. La voiture pencha fortement dans une ornière, fit un cahot en se relevant. Le visage de M. Mouton se trouvait alors tourné vers Pervenche, et le cahot fit que les lèvres de M. Mouton tombèrent sur le frais visage de Pervenche ; Pervenche crut que l'hercule l'avait embrassée ; elle lui rendit un baiser. L'hercule pressa Pervenche contre son cœur ; Pervenche profita encore du rebond du coucou pour aller s'asseoir sur les genoux de l'hercule : Mouton la reçut dans ses bras ; Pervenche lui passa les siens autour du cou ; et comme la jeune fille laissait courir son visage sur le visage de l'hercule, elle crut sentir des larmes inonder la face de son amant. Mouton soupirait et pleurait. Pervenche ne pouvait rien comprendre à cela ; elle essaya une question :

— Est-ce que vous souffrez, monsieur Chabert ?

— Oui, répondit-il tristement, je souffre d'un mal dont vous ne pourrez jamais me guérir.

Pervenche crut que la timidité de M. Mouton l'empêchait de s'exprimer en toute liberté. Aussi lui dit-elle :

— Peut-être.

Ce qui voulait dire : Essayez. L'hercule la pressa de nouveau sur sa large et magnifique poitrine, où une jeune tête, belle et sensible, se livrait autant qu'elle s'abandonnait. Mouton versa quelques larmes encore, soupira et se tut.

— Hue donc ! hue donc ! rosse ! s'écriait le cocher du coucou à Zéphyr, le stimulant à grands coups de fouet, bénéfices qui augmentaient pour l'animal en raison inverse de ses forces, à la suite de son grand âge. Pauvre bête !

L'accent du cocher, ses actions et ses termes prosaïques ramenèrent Pervenche à la réalité. Elle garda aussi le silence ; elle sentit que quelque chose la glaçait. Un moment après elle sentit encore que les mains, puis les bras de l'hercule, l'abandonnaient tour-à-tour ; elle reprit sa place, rêvant à toutes sortes de choses dont la moindre était que M. Chabert ne l'aimait pas. Comme le coucou passait près d'un bec de gaz, à l'entrée d'Auteuil, elle regarda quelle pouvait être en ce moment la physionomie de M. Mouton. Il dormait. Pervenche se cacha le visage de ses deux mains et se mit à sangloter : elle était certaine que cet homme ne l'aimait pas ; et elle songea involontairement à l'amour de l'*inconnu*. Pervenche n'aurait pas été fâchée que Chabert l'aimât ainsi. Ils arrivèrent donc à Chaillot, lui dormant, elle pleurant. Le feu et l'eau semblaient avoir voyagé ensemble.

Mouton rentra chez lui après avoir pressé la main de Pervenche. Cette action parut à la jolie danseuse plus froide encore que toutes les autres : elle le quitta

le cœur serré. Quand Pervenche rentra, le père Léonard attendait son retour avec inquiétude. Le vieillard était dans son lit; elle lui raconta tout brièvement, sans omettre sa délivrance par M Mouton. Le vieillard ne dit pas un mot, si ce n'est ceci.

— Pervenche, mon enfant, il y a là trois cents francs; levez-vous demain de bonne heure, faites vos emplettes; courez ensuite chez le directeur, et dans huit jours vos débuts. Ne vous inquiétez pas tant de vos amourettes avec M. Chabert, que vous m'avez trop cachées; que vous avez eu tort de me cacher: il n'y a qu'un amour pour les artistes sérieux: l'amour de leur art.

Puis s'adressant au petit Gil qui n'avait pas voulu le quitter et qui, en ce moment, soufflait le feu pour lui faire chauffer un bain de pieds:

— Gil, mon enfant, il est tard; va-t'en, mon ami; voici Pervenche; je n'ai plus besoin de toi.

— Adieu, papa Léonard; soignez-vous bien, fit l'enfant spirituel, ayez soin de vous pour avoir soin de nous. Puis il tira la porte et descendit rapidement l'escalier.

Mouton, incapable de soutenir une pareille lutte morale, s'était endormi sous le poids qui l'écrasait. L'*inconnu*, sur les débris de son mobilier, rêvait une double machination. La première, pour tuer l'amour de Pervenche envers l'hercule; la seconde, pour la faire échouer au théâtre. La volonté et le temps me la livreront, pensait-il; il me la faut; je l'aurai. Le père Léonard, de son côté, organisait un grand projet pour que Pervenche n'échouât pas à ses débuts. Il sentait que, désormais, il devait se tenir en garde contre le misérable qui avait attenté à la liberté de Pervenche; et que là était un ennemi.

XIII.

La Californie.

Un ancien maire de Montrouge eut la pensée, fort louable, de vouloir faire une cuisine à la portée du pauvre entre les pauvres. Il se dit: Il y a une quantité de gens, au nombre de tant, qui n'ont que tant à dépenser par jour; le prix des denrées actuelles est trop élevé pour leur bourse; avisons! Il compte; il achète deux ou trois cents moutons, des voiturées de veaux, des troupeaux de bœufs, des tombereaux de pommes de terre, des bateaux de vins; taille les bœufs, veaux et moutons, en portions de quatre sous; divise pommes de terre ou haricots en plats d'un sou et deux sous; répand le vin à quatre et six sous, et prend cette enseigne: *A la Californie!* Et aussitôt toutes les salles sont pleines, les tables sont encombrées, la cour regorge de monde. Aussitôt les abords de l'établissement sont garnis de marchands de harengs qui grillent au soleil et sur le gril, de marchandes de moules qui en emplissent des terrines; Dieu sait! marchandes d'eau-de-vie, marchandes de café, de salades et de marolles, rocfort des gueux: tout cela vient se greffer sur les flancs de *la Californie*, comme le lierre autour des grands chênes; sortes de plantes parasites qui rongent le pied de l'édifice nouveau et que le maître a le bon sens de laisser vivre. Les philosophes sans linge, les malheureux abrutis par la misère, les aliénés par le vice, les sains de corps et faibles d'esprit, les esprits forts au corps débile: femmes, enfants, vieillards, tous gens traînant la savate et la loque, viennent là, de tous les coins et recoins de la capitale affamée, faire un copieux repas pour la somme de 50 centimes, y compris la demi-tasse que l'on peut prendre en sortant. Qu'on nous dise donc, à présent, que les pauvres sont malheureux! Cet établissement extraordi-

naire, ce Chevet des gnoux, existe barrière du Maine, à gauche en entrant, au pied de la voûte du chemin de fer. *Avis aux pauvres!* C'est là, dans une des grandes salles, que le père Léonard fit se réunir tout le monde de la Bohême, tous les saltimbanques, tous les bateleurs de Paris et des environs, sous prétexte que Pervenche allait leur adresser ses adieux, ce qui était vrai. Pour lui, il avait un autre but; le bonhomme avait pu enfin se remettre sur pied; il voulait assurer le succès de la jolie danseuse, en y intéressant l'orgueil de ses confrères. Nous étions alors à la Mi-Carême; les billets d'invitation portaient que l'on devait se rendre au dîner, chacun dans son costume respectif. Le père Léonard avait pensé que le costume civil soulevait toujours des prétentions aristocratiques, surtout chez les femmes; par conséquent du trouble dans le cœur, de la perturbation dans l'esprit. Chacun revêtant le costume propre de son art ou de son industrie, toutes préoccupations boudeuses et querelleuses devaient cesser. Dès six heures, le salon était encombré, toute la Bohême était accourue au rendez-vous. L'hercule était arrivé dans son magnifique costume, suivi du petit Gil dans celui de Jocrisse. Le père Léonard seul et Pervenche étaient en retard. Le petit Gil monta sur une table, demanda la parole et s'exprima ainsi :

— Bohémiens qui m'écoutez!...

En ce moment il se fit quelque bruit au fond de la salle.

Le petit Gil reprit :

— Bohémiens qui allez m'écouter! (Rire universel dans la salle.) C'est aujourd'hui, pour nous, jour de fête et de deuil : jour de fête, puisque nous sommes réunis en famille ; jour de deuil, puisque nous devons perdre une sœur bien-aimée. (Sensation.) Je vous invite à boire avec modération. L'homme soûl est bête en méchant. Soyez polis envers vos voisines, si cela vous est possible. Ne battez pas les enfants, si cela vous est égal. Les enfants obéiront à leurs parents si la chose leur est agréable. Mesdames les Bohémiennes sont invitées à ne pas regarder messieurs les Bohémiens avec des yeux en coulisse, sans quoi nous ne répondrions pas des malheurs qui pourraient leur en arriver. (Rire général.) Nous condamnons à être marié tout Bohémien qui ferait sous la table une déclaration d'amour à une Bohémienne. (Nouveaux rires.) L'huissier qui garde présentement la porte est invité à la sévérité la plus récalcitrante, touchant les règlements de l'honorable réunion. En conséquence, il ne laissera entrer : ni les bêtes à cornes, ni les bêtes à plumes, ni les habillés de soies. (Rire universel.) Les petits sont invités à ne pas faire de l'épate; en revanche, les gros pourront offrir le dessert, le café, pousse-café, etc., à toute l'aimable compagnie. Attention, Bohémiens! voici le chef qui commande à la cuisine ; on va vous servir le rata. Vous êtes avertis que, quelle que soit l'ampleur des portions, on a le droit de revenir à la rebif. Voici la carte : Veau rôti, gigot à l'ail, lapin de gouttière, ragoût de mouton, qui ne sent pas trop le suif; morue au beurre noir, maquereaux salés, harengs saurs, crabes et moules, et par-dessus tout cela des flets de vin à quatre sous. Demandez et faites-vous servir...

En ce moment un grand silence, puis un mouvement de curiosité se fit dans la salle : le père Léonard entrait suivi de Pervenche. Pervenche avait revêtu son costume des rues; elle avait son tambour de basque à la main et était montée sur des échasses. En entrant, la jeune fille, la grande artiste, agita son tambour de basque en saluant la compagnie avec grâce ; un applaudissement frénétique s'éleva de tous les points de la salle à la fois. Pervenche, par un tact admirable, en se rapprochant d'eux, avait touché à la fois leur cœur et leur vanité. Comme elle passait près du petit Gil, encore debout sur la table, l'enfant s'écria, tombant dans les bras de la jolie danseuse :

— Bohémiens et Bohémiennes, j'em-

brasse notre bonne sœur Pervenche, pour vous tous.

Trois salves d'applaudissements couvrirent la voix du pauvre Gil, bien heureux en ce moment; car Pervenche l'embrassait avec des larmes de tendresse. Mouton s'était distingué en se faisant suivre d'une réjouissante quantité de vin à quinze. On se mit à table et l'on joua gaîment des mâchoires et du gosier. Mouton se noya de vin; il sentait le besoin de s'étourdir, et il s'étourdit si bien en effet que sa langue se délia. Aussi, vers la fin du repas, il disait à Pervenche qui l'écoutait avec bonheur :

— Oui, Pervenche, je vous aime comme une fleur des champs, comme une étoile au ciel; je ne vous aime pas comme on aime une femme, mais comme on aime un ange. Tout ce qu'il y a de pur et de sacré dans un être, vous me l'avez révélé; voilà pourquoi je vous aime, voilà comment je vous aime. J'adore ce qui rayonne autour de vous, parce qu'il purifie, et je maudis le jour où il me faudra abandonner l'ange pour la femme; je sens que mon bonheur cessera et que je tomberai de l'azur du ciel dans la bourbe de ce monde.

Pervenche, qui croyait plus à l'éloquence du poing qu'à l'éloquence de la parole, chez l'hercule, fut toute ravie de l'entendre s'exprimer ainsi; cependant elle n'eût pas été fâchée de le trouver un peu moins platonique. Mouton lui baisait les mains avec ivresse. Pervenche avait tout-à-fait oublié les neiges du *Coucou l'Obstiné*. La confusion commençait à se faire dans la salle, plusieurs personnes étrangères à la réunion s'y étaient glissées imperceptiblement; un individu déguisé en paillasse venait d'y entrer à la suite d'un grand nombre de femmes singulièrement costumées. Le père Léonard comprit qu'il était temps de prendre la parole; il demanda du silence, et leur dit :

— Mes chers camarades !

Demain doit être et sera, je l'espère, un jour de gloire pour toute la Bohême. Pervenche débute demain au théâtre royal du grand Opéra. (Applaudissement général.)

Ici Mouton laissa tomber sa tête dans ses mains, l'homme qui venait d'entrer avec les femmes se mordit la lèvre; le père Léonard continuait :

— Il faut que tous les enfants de la Bohême soient présents à son triomphe, il faut que leurs applaudissements portent leur sœur au faîte de la célébrité, et que, par ce succès, le monde apprenne enfin à respecter les pauvres artistes du ruisseau. Chez nous, comme au Conservatoire, il est de grands artistes. D'où sort Frédérick Lemaître, le plus grand tragique de notre époque? d'où sort Rachel, la plus grande tragédienne de ces temps? du ruisseau, mes enfants, rien que du ruisseau. Demain Pervenche prendra la place qui lui est réservée dans les rangs de nos célébrités.

Enfants, vous assisterez tous aux débuts de votre sœur Pervenche !

Les bohémiens se levèrent en masse et s'écrièrent d'une seule voix :

— Oui! oui, nous y serons!

La soirée terminée, la promesse obtenue, on servit le dessert. Mouton paraissait rêveur; Pervenche était heureuse.

Mouton s'étant levé un moment et traversant la salle, fut tout-à-coup assailli et entouré de femmes, qui lui firent une scène des plus singulières. Une grosse brune, petite et ronde, se jeta au cou de l'hercule, en s'écriant :

— Cher Mouton, que je t'aime! Pourquoi m'as-tu délaissée? méchant, moi qui t'aime tant!

Mouton la repoussa en souriant; une autre survint comme la tempête, en s'écriant :

— Oui, c'est lui, le monstre!

Puis une autre :

— Où est-il, le scélérat?

Une autre encore :

— Quand donneras-tu un père à mon fils?

Une autre :

— Qnand donneras-tu un père à ma fille?

Une autre :

— Quand donneras-tu un père à mes six enfants?

Monton commençait à perdre la tête, au milieu de ces étranges piailleries.

— Tu vas m'épouser sur l'heure!

— Tn vas m'épouser sur-le-champ!

— Tu vas m'épouser tout de suite!

Mouton ne savait plus s'il devait rire, quand d'autres femmes accoururent du fond de la salle en traînant après elles plusieurs marmots morveux et déguenillés, et hurlant en chœur avec leurs mères, qui disaient :

— Vois cette pauvre petite!

— Vois ce cher petit!

— Vois ces pauvres petits!

— Ils te tendent les bras!

— Ils sont à toi, barbare!

— Quoi, tu les renies, coquin!

La moutarde commençait à monter au nez de l'hercule, la foule riait. Pervenche était dans un trouble indicible. D'autres femmes plus jeunes fendirent la foule et s'écrièrent :

— Le lâche! il avait tant de famille, et il nous a mises dans l'état où nous sommes. Qu'allons-nous devenir? Vil séducteur! il nous faudra, grâce à tes œuvres, accoucher à la Bourbe on élever dans l'abandon nos enfants malheureux et bâtards.

Ces dernières fondirent en larmes. Tout-à-coup, la porte s'ouvrit avec rapidité; des vieilles femmes se jetèrent sur l'hercule comme pour le dévisager, s'écriant :

— Brigand, coquin! il a violé ma fille!

— Oui, répétaient d'autres vieilles, il a violé les filles, après avoir abusé des mères et grand'mères!

L'hercule, fatigué de cette scène infernale, rejeta les émeutières enragées des deux côtés, se fit place et descendit dans le jardin, fumer tranquillement sa pipe. Tout autre que lui aurait ri de cette scène, mais elle affligea l'hercule. Pour Pervenche, on l'emporta évanouie.

L'*inconnu* triomphait. L'*inconnu*, qui avait ramassé ce qu'il y avait d'ivrognesses, d'aventurières, de rôdeuses, et de filles ou femmes perdues, pour jouer cette farce à M. Mouton; elle était digne d'un hercule, et comme l'eau va toujours à la rivière, tout le monde, jusqu'à Pervenche, jusqu'au père Léonard, tous étaient certains que le malheureux hercule avait mérité la scène que ces pauvres femmes venaient de lui faire. Alors une petite voix flûtée, mais étendue, s'écria par la fenêtre du salon, tandis que tous les bohémiens sortaient, au moment où l'hercule passait :

— Monsieur Mouton, je vous condamne au mariage forcé à perpétuité.

Un gros rire accueillit la saillie bouffonne du petit Gil. Mouton s'enfuit en courbant la tête, et l'on emporta Pervenche dans un antique sapin, en compagnie du père Léonard, assez content, au fond, de la comédie qui donnait une leçon de confiance, en fait d'amour, à la petite Pervenche.



XIV.

Les deux hercules.

Le jour solennel approchait pour Pervenche. Malgré ses chagrins, l'amour de l'art survivait dans son cœur à toutes les désillusions, à tous les désenchantements ; elle était vraiment artiste, en ce sens que la tête ne ressentait rien des commotions du cœur. Le matin de ses débuts à l'Opéra, elle remit en souriant au directeur toutes les lettres qu'il lui avait adressées naguère. Le directeur prit les lettres, rendit le sourire ; et lui tendit la main, disant à Pervenche :

— Au moins, mademoiselle, soyons amis.

C'était là le parti d'un homme d'esprit.

Depuis la scène de la Californie, Mouton était fort triste ; ses visites à Pervenche devenaient de plus en plus rares. La jeune danseuse ne pouvait s'expliquer ce mélange bizarre de tendresse, de froideur et de débordement de passion dont ces femmes étaient venues l'accuser. Sans connaître complétement la vie, les enfants des rues ne l'ignorent guère ; Pervenche sentait qu'on avait calomnié cet homme qu'elle aimait. Pourtant elle se disait une chose : Comment se fait-il que M. Mouton ne m'ait jamais parlé de mariage, en me parlant d'amour? Car sa passion pour moi est honnête, ajoutait-elle malicieusement. Si sa passion n'est qu'une feinte, qu'il veuille m'enjoler, comment expliquer sa réserve?...

Ici Pervenche songea à la scène du coucou *l'Obstiné*.

Puis elle finit par dire : Décidément, je n'y comprends rien. Un gros soupir souleva sa poitrine... Allons, allons, tout cela est bête, pensons à autre chose... En ce moment, le petit Gil entra.

— C'est moi, mademoiselle Pervenche, ne vous dérangez pas.

— C'est toi, Gil! Eh bien! voyons, entre, mon garçon.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle.

— Qu'est-ce qui t'amène? dis-moi ça vite.

— Personne ne m'amène, mademoiselle ; c'est au contraire quelqu'un qui m'envoie, dit l'enfant, en se câlinant le long du mur de la chambre, à la façon des chats, lorsqu'ils miaulent en faisant le gros dos le long des jambes des personnes qu'ils veulent solliciter.

— Quelqu'un t'envoie, mon petit Gil?

— Oui, mademoiselle ; quelqu'un m'envoie vous offrir cette jolie rose, et je vous prie, mademoiselle, d'avoir la bonté de l'accepter.

Pervenche contempla cette fleur que lui offrait l'enfant, garda le silence et devint pensive. Elle lui rappelait involontairement la fleur de la baraque. Puis elle reprit avec une sorte de gaîté :

— Peut-on savoir, monsieur Gil, de qui vous êtes le commissionnaire?

— De quelqu'un qui vous aime, mademoiselle, et qui m'a dit en pleurant : Gil, va porter cette fleur à mademoiselle Pervenche.

Pervenche devint rouge d'émotion. L'enfant continuait :

— Pauvre maître! il s'écriait en marchant à grands pas dans la chambre : Mon Dieu! pourquoi avez-vous mis l'hiver dans mes veines et votre soleil dans mon cœur! Va, mon petit Gil, porte-lui cette rose, ajoutait-il, en effleurant cette fleur de ses lèvres...

L'enfant s'arrêta avec un gros soupir. Pervenche porta la rose à ses lèvres...



Tiens, mon cher petit Gil, porte lui ces embrassements.

— Dis-lui, continuait l'enfant, dis-lui, mon petit Gil, toi qui m'aimeras toujours et que je puis toujours aimer, dis-lui que je ne dois plus la revoir... qu'elle a aimé un monstre indigne d'elle et de son amour.

Ici le petit Gil éclata en sanglots. Pervenche prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa tout en larmes.

— Gil, lui dit-elle, tu es un bon garçon. Si jamais M. Chabert venait à cesser de t'occuper d'une manière ou de l'autre, souviens-toi de Pervenche; viens me trouver, mon ami; Pervenche te recevra toujours comme une sœur reçoit un frère.

— Merci, mademoiselle; mais promettez-moi de songer quelquefois à mon pauvre maître, à mon père, mademoiselle.

—Tiens, fit la jeune danseuse, en serrant l'enfant contre son cœur; tiens, mon cher petit Gil, porte-lui ces embrassements.

Et elle embrassait l'enfant avec transport.

—Merci, mademoiselle, fit le petit Gil, rayonnant de bonheur.

Un fiacre s'arrêta sous les croisées de

Pervenche. Le père Léonard en descendit précipitamment.

— Allons! on vient me chercher pour le théâtre, s'écria Pervenche, passant, avec une facilité d'enfant, d'une émotion à une autre.

— Bonne chance, mademoiselle, dit le petit Gil, en dégringolant l'escalier quatre à quatre, tant il avait hâte de s'acquitter de sa commission vis-à-vis du pauvre Mouton.

Le père Léonard entra

— Quatre heures, mon enfant, il faut partir.

Pervenche sentit son cœur trembler.

— Pas de défaillance, surtout! Nous touchons à la réalité; le rêve va s'accomplir. Courage!

— J'en aurai, répondit Pervenche.

Ils descendirent, montèrent dans le fiacre, qui les mena rue Lepelletier.

L'affiche portait : *La Danseuse des rues*. Une grande affluence se dirigeait vers l'Opéra. Les amis de Pervenche, c'est-à-dire tout un monde de bateleurs, faisait déjà la queue. L'hercule, ne pouvant demeurer en place, se promenait, allait, venait, accompagné du petit Gil, qui ne le quittait pas. La nuit arriva rapidement : nous étions aux jours d'hiver.

L'hercule, ne sachant comment passer le temps, entra dans un estaminet; à peine fut-il attablé que ses yeux rencontrèrent ceux de l'*inconnu*. Ces deux hommes se regardèrent un moment : l'*inconnu* avec un sentiment de haine, Mouton sans pouvoir se rendre compte où il avait vu cette physionomie qui le toisait. Le petit Gil se mit à parcourir la salle en feuilletant *l'Illustration*, *le Charivari* et autres brochures à images. Mouton demanda de la bière et se mit à fumer, sa ressource dans les moments d'ennui ou d'agitation. L'*inconnu* avisa un groupe d'hommes au visage sinistre; il distribuait force billets d'Opéra et parlait bas, donnait de l'argent, versait à boire et faisait servir force cigarres. Sur une de ses recommandations mystérieuses, le groupe répondit : Soyez tranquille, tout ira bien. Le petit Gil, qui rôdait comme nous l'avons dit tout à l'heure, entendit ce dont il était question. Il accourut en faire le récit à son maître, lui parlant de la sorte et bien bas, de façon à n'être point entendu de l'*inconnu*. Mouton répondait tout en fumant sa pipe, ayant l'air de ne s'occuper de rien Le petit Gil disait donc :

— Ces hommes qui sont là conviennent qu'ils siffleront mademoiselle Pervenche, à son entrée en scène.

— Comment sais-tu cela?

— C'est cet homme, dit-il, en désignant l'*inconnu* d'un clin d'œil, qui les paie pour cela, et leur distribue des billets et de l'argent.

— Tu en es sûr?

— Il leur a dit : Surtout ayez les yeux sur moi. Je serai dans une loge du second balcon : chaque fois que vous me verrez ce foulard rouge à la main, vous sifflerez d'ensemble.

— Tu as entendu ça?

— Oui, tout à l'heure, il disait à un homme qu'il avait attiré dans un coin de la salle : Vous êtes sûr de l'effet? L'homme lui répondit : Oui, monsieur, la débutante manquera son entrée par l'effet de cette planche, qui fera bascule sous ses pieds. Au théâtre tout est numéroté, les pas, les places, les entrées, les sorties. La débutante ne peut manquer de marcher sur cette planche sans manquer aux règles générales de la mise en scène. — C'est bien, lui dit-il, voilà cent francs. Ce soir, vous recevrez le double de cette somme.

L'*inconnu* se leva pour payer. Mouton eut un éclair soudain; il reconnut l'homme

de Ville-d'Avray. Il comprit tout. Il dépêcha l'enfant au père Léonard, pour l'avertir qu'une trappe était ouverte sous les pas de Pervenche. Tout le monde entrait en foule.

Les cabaleurs sortirent de l'estaminet et se dirigèrent, à moitié ivres, vers le théâtre.

Mouton suivit l'*inconnu*, et l'arrêta au moment où celui-ci allait franchir le vestibule. L'*inconnu* se retourna et ne fut point étonné de se trouver en face de l'hercule.

— Que me voulez-vous? lui cria-t-il.

— Vous jeter dans le parterre, monsieur, si vous entrez au théâtre, lui répondit tranquillement Mouton.

L'*inconnu*, qui sans doute ne se souciait pas d'une explication en pareil lieu, remarquant surtout les soldats et les sergents de ville, dont il paraissait avoir grand'peur, suivit Mouton dans une des rues latérales de l'Opéra.

— Monsieur, lui dit Mouton, je vous reconnais. Vous êtes ce coquin qui osa tenter un viol sur Pervenche, dans une maison de Ville-d'Avray; et poursuivant encore quelque mauvais dessein, vous essayez aujourd'hui de la faire trébucher au début de sa carrière.

— Après! répondit l'*inconnu* dont le visage était livide.

— Vous n'exécuterez pas votre projet qui est celui d'un lâche, s'écria Mouton.

— Qui m'en empêchera?

— Moi! Et si vous insistez, je prétends vous retenir ici par l'oreille jusqu'à la fin de la pièce.

L'*inconnu* fixa sur Mouton deux yeux injectés de sang, comme ceux du taureau des Batignolles.

— La planche qui doit faire trébucher Pervenche n'existe plus, ajouta Mouton.

A ce mot, l'*inconnu* hors de lui souffleta l'hercule de droite et de gauche, et recula en arrière avec la rapidité du jaguar. L'hercule ôta sa redingote, l'*inconnu* son habit : un combat allait avoir lieu. Mouton sentit qu'il avait à faire à un égal, c'est-à-dire à un hercule. Il y avait peut-être plus de force chez Mouton, mais il y avait plus de férocité chez l'*inconnu*. Mouton, malgré ses deux soufflets, riposta mollement. L'*inconnu* revint sur lui comme la foudre, assaillant Mouton d'une grêle de coups de poing, mais trop précipités pour être dangereux. Mouton lui répondit par un seul; l'*inconnu* roula dans la boue. Cet homme se releva comme une balle élastique. Les chemises et les gilets des combattants avaient complétement disparu de leurs corps. La foule s'amassait autour d'eux.

Un mouchard qui rôdait dans les environs s'approcha, examina quelques moments l'*inconnu* et s'écria, en courant au poste du théâtre : C'est lui! j'en suis sûr, c'est lui!

Les deux hercules se prirent à bras-le-corps. Mouton était devenu lion et lion cruel, c'en était fait de l'*inconnu*, quand deux gendarmes conduits par le mouchard se saisirent de lui et l'arrachèrent à la rage de Mouton.

Cet homme était un forçat, un faussaire échappé, il y avait quelques années déjà, du bagne de Toulon, et riche de ses nombreux et productifs méfaits.

Comme on le conduisait au violon du théâtre, des applaudissements frénétiques se firent entendre.

Pervenche réussissait, et la rose de l'hercule, dont elle était parée, s'effeuillait sous chacun de ses pas.

Mouton entra chez un fripier pour refaire sa toilette, et courut ensuite à l'Opéra.

XV.

L'Opéra.

Mouton n'avait donc pas pu assister au premier acte de *la Danseuse des rues*. La cabale de l'*inconnu* n'ayant pas vu paraître le foulard rouge, signal convenu, garda le silence ou se contenta d'admirer ; je crois même que quelques-uns applaudirent. Voici, du reste, comment les choses s'étaient passées :

Chacun était à sa place; les lorgnons étaient braqués partout, la soie et les fleurs, les diamants et l'or brillaient à toutes les galeries, dans toutes les loges; le parterre tout de drap, et sombre comme un juge, attendait en silence le lever du rideau.

Le rideau se leva.

Le théâtre représentait une place publique à Madrid. Une place publique à Paris n'aurait pas réussi. Fi donc! est-ce qu'il y a de belles places publiques à Paris? est-ce que la place Vendôme, la place de la Bastille, celle de la Concorde ou de la Madeleine, sont de belles places? une place à Madrid, à la bonne heure! Après l'effet du chant, devait naturellement venir la danse. Les articles dans les journaux n'avaient point été ménagés pour faire connaître au public l'origine de l'artiste qu'on lui présentait. Chacun donc était dans l'attente. Après une ouverture faite avec un rare talent, tout empreint de la couleur du sujet, Pervenche fit son entrée.

De tous les points de la salle les applaudissements éclatèrent; le parterre se souleva d'admiration.

Était-ce une fée, une péri, une ondine, un ange, un zéphyr, un sylphe? tous les yeux la dévoraient, tous les cœurs l'aspiraient. Pervenche était entrée un tambour de basque au poing. Cet instrument peu harmonieux, qui rappelait aux spectateurs la première condition de la débutante, instrument dont elle se servait dans son jeu avec une grâce ravissante, avait frappé droit à l'âme du public, et chacun se disait à part soi, en s'essuyant les yeux : Pauvre petite! pauvre petite!

Quand elle fit le tour de la scène, voletant sur la pointe des pieds, son tambour de basque tournant sur le bout de sa jolie main, l'enthousiasme fut à son comble. Ses pas étaient si rapides, ses mouvements si vifs, d'une cadence si sûre, d'une chasteté si merveilleuse et si touchante, qu'on eût dit une créature céleste.

Comme Mouton allait prendre place, quelqu'un vint lui dire tout bas à l'oreille :

— Monsieur, mademoiselle Pervenche a paru sur la scène avec votre jolie rose au côté; elle dit que c'est ça qui lui a porté bonheur.

M. Mouton prit le petit Gil dans ses bras et le pressa avec tendresse contre sa poitrine. Il eut une lueur d'espérance encore.

— Gil, lui dit-il alors, où est M. Léonard ?

— Au foyer, répondit l'enfant.

Mouton courut au foyer. Il y trouva M. Léonard plongé dans une profonde méditation. L'hercule l'aborda en le saluant.

— Je vous gêne? lui dit Mouton.

— Du tout, répondit M. Léonard; je réfléchissais, il est vrai; mais maintenant je puis penser tout haut; je réfléchissais et me disais : Il faut absolument que je marie Pervenche.

Mouton plia sur ses jambes.

— Son succès vient d'enivrer la foule;

cela va lui suggérer des adorateurs à l'infini. Mais ce n'est pas des adorateurs que je veux pour Pervenche; c'est un sage... un mari.

Mouton, qui n'avait aucune prétention à la sagesse, qui ne connaissait de mariage que celui des hirondelles, auxquelles il ressemblait par son existence nomade, devint d'une pâleur à faire trembler.

— Et j'ai songé à vous, en cette circonstance, poursuivit tranquillement le père Léonard. Vous aimez Pervenche, elle vous aime; cela peut donc s'arranger sans difficulté.

Mouton devint triste et pensif.

— Est-ce que cela ne vous convient pas? lui demanda le malicieux vieillard. Qu'est-ce qui vous fait peur? est-ce Pervenche?

— Non, non, c'est moi-même qui me fais peur, s'écria l'hercule avec un accent de désespéré.

Le père Léonard, malgré son étonnante perspicacité, ne put, cette fois, rien comprendre à l'exclamation de M. Mouton. Il y eut un moment de silence dans lequel le pauvre homme chercha à deviner, ou l'hercule aurait voulu s'expliquer, ou tout au moins que ce silence parlât pour lui. Certes, s'il y a un silence éloquent au monde, il faut convenir que ce n'était pas celui-ci.

Mouton sentit qu'il fallait parler; il comprit que le père Léonard connaissait sa passion pour Pervenche. Il devina, même, lui si gauche en fait d'imaginative, que la jolie danseuse avait fait des confidences : il résolut donc de s'expliquer. Il entraîna le père Léonard dans l'embrasure d'une croisée et lui dit :

— Oui, monsieur Léonard, j'aime mademoiselle Pervenche; mais son amour me porte malheur : j'ai une maladie, moi, depuis que je la connais, je suis le plus malheureux des hommes, le plus nul des êtres, la plus abjecte des créatures.

Le désespoir donnait à Mouton, par-ci par-là, des accès d'éloquence.

— Je ne vous comprends pas, mon garçon, fit le père Léonard, prêtant une oreille attentive aux étranges confidences du pauvre hercule.

— Vous êtes mon père, continua Mouton, et je vais vous parler comme un fils. Mon père, depuis que je connais Pervenche, je m'ignore!

Une fois cet aveu lâché, l'esprit de Mouton prit une sorte d'exaltation maladive, et il se mit à raconter avec une rapidité, un coloris d'image, une émotion si extraordinaire, toutes les scènes qui s'étaient passées entre Pervenche et lui (il n'y a que les amoureux pour avoir de la mémoire); il raconta tout avec une telle conviction, disons-nous, que le père Léonard en demeura tout désorienté. Mouton n'oublia pas la scène du coucou *l'Obstiné*. Imprudente enfant, disait en lui-même le père Léonard.

— Quand je prenais la main de Pervenche, disait l'hercule, avec le désir ordinaire aux hommes, mon cœur battait avec une telle violence, que j'étais près de m'évanouir; j'éprouvais ensuite une telle fatigue que le sommeil s'emparait de moi.

— Et n'aviez-vous pas une pensée qui vous traversait l'esprit, au milieu de tout cela? lui demanda le père Léonard.

— Si, mon père.

— Laquelle?

— Je pensais à vous. Je me disais : Cet homme, ce bon vieillard, que nous aimons tous, que dira-t-il? que pensera-t-il? que deviendra-t-il? que diront nos amis? Je sais bien que ça se pratique comme ça dans notre monde de bateleurs; mais notre monde est-il le meil-

leur! Et je pleurais, et j'étais avec vous quand je croyais être avec Pervenche. Vous voyez bien, mon père, que vous ne pouvez donner à votre fille cet homme qui n'est plus qu'un enfant.

Le père Léonard prit la main de l'hercule avec affection dans ses deux mains, et lui dit avec une profonde émotion :

— Monsieur Chabert, vous êtes un honnête garçon; ce qui a paralysé, chez vous, l'essor de l'homme, ce n'est pas l'impuissance, c'est la conscience! Vous vous retrouverez, mon ami, dans le droit social, qui a sa raison d'être, dans la famille qu'on ignore chez vous, dans la sanctification du mariage qui légitime l'amour; dans l'amour qui légitime le mariage. Je vous parle comme un vieillard; des jeunes gens m'écoutant parler ainsi se railleraient du bonhomme, et pourtant vous, monsieur Chabert, dans votre cœur élevé, vous me prouvez la raison de ce que j'avance.

A cette parole du vieillard, à cette pensée de légitimité protectrice, qui allait si bien à la nature un peu chevaleresque de l'hercule, le visage de l'excellent garçon prit un rayonnement soudain; la glace fondit en lui : hier, il avait un an, à cette heure il en avait trente.

— Vous épouserez Pervenche, mon ami, et je prétends être le parrain de votre premier-né.

— Que votre volonté soit faite, répondit Mouton avec modestie.

Le père Léonard n'eut pas plus tôt dit cette parole et l'hercule répondu, que le petit Gil prit soudainement sa course, à travers la foule, se faufila dans les coulisses, pénétra à la loge de Pervenche, et tout essoufflé, voulant dire vingt choses à la fois, tout d'un seul mot, il répétait :

— Votre mariage! mademoiselle, votre mariage! M. Léonard... M. Mouton... Puis, enfin, rattrapant ses mots, les reconsant ensemble, il finit par se faire comprendre de l'heureuse débutante.

Deux enfants du ruisseau allaient entrer dans le sanctuaire des arts et de la famille, grâce à l'intelligence paternelle, autant qu'éclairée, du père Léonard de Beaumont.

Comme ils revenaient prendre place au spectacle, le petit Gil leur apparut.

— Voilà un enfant que je vous recommande, dit le vieillard.

— Il est déjà le nôtre, répondit Mouton; nous en ferons un artiste.

— Non, répliqua le père Léonard; vous en ferez un ouvrier. L'art fait encore plus de victimes que l'industrie : Faites-en un ouvrier et ne le perdez pas de vue.

— Et vous, mon père, est-ce que vous ne serez pas là, au coin de notre foyer, pour nous aider de vos bons conseils?

— Moi, mon garçon, j'ai encore des services à rendre à tous ces gens-là, qui nous regardent et qui m'ont surnommé : *le Roi des bateleurs*.

Pourtant, je vous promets que le jour où mon peuple me déposera, où les jambes n'iront plus, ajouta-t-il en souriant, j'irai m'asseoir aux foyers de mes enfants.

En attendant, monsieur Chabert, veillez sur votre femme, que le public vient de saluer artiste pour la quatrième fois.

Le rideau se leva pour le dernier acte; le succès allait toujours croissant. Pervenche, sûre désormais d'elle-même, encouragée d'ailleurs par la bienveillance du public, heureuse dans l'âme de la nouvelle que lui avait apportée le petit Gil, s'abandonnait à toute la fougue de son art. Le génie et l'amour rayonnaient sur sa jolie figure. Le monde avait sa part, M. Chabert la sienne.

Et chacun partout se disait :

—Où donc cette petite a-t-elle emprunté cette pudeur qu'elle apporte dans la folle danse; cette pudeur, qui semble l'envelopper aux regards profanes comme dans un voile mystique?

Si on eût consulté Léonard de Beaumont à ce sujet, nul doute que le vieillard n'eût répondu :

— Dans l'amour, messieurs.

Le fait est que son amant n'eut point à rougir d'un seul de ses mouvements, d'un seul de ses gestes.

Avis aux danseuses.

Et à ce propos, nous déclarons, nous, que jamais nous ne conduirons nos filles, ni nos garçons dans ces énervants et voluptueux théâtres, où les mères et les pères du grand monde conduisent leurs leurs sans réflexion, sans doute ; car nous sommes de ceux qui pensent que l'on est tout aussi bons parents en haut qu'ailleurs. En général nous avons horreur de toute espèce de bal, qu'il s'appelle la guinguette ou l'Opéra. Là-bas on est horrible, ici l'on est indécent.

Quand Pervenche, touchant au dénoûment de son rôle, se mit à parcourir la foule, tendant son tambour de basque pour y recevoir les gros sous de la rue, il y eut dans la salle un soulèvement inconnu jusqu'alors aux vieux habitués de l'Opéra, les archives du royal théâtre n'avaient encore rien enregistré de pareil. Une voix soudaine, immense, inspirée, s'écria :

— Non! non! des fleurs, assez de gros sous! assez de sous du ruisseau, à vous, Pervenche. Approchez! à la rampe! à la rampe! Pervenche approcha. Alors un déluge de fleurs tomba aux pieds de la jolie danseuse. La scène en un moment en fut jonchée, émaillée, embaumée. Au milieu de ce déluge fleuri, il y eut une rose qui partit on ne sait de quelle place. Pervenche, soit hasard, soit rapidité du coup d'œil, adresse ou attraction, la reçut dans son tambour de basque et la mit à sa ceinture aux applaudissements de tout le monde.

Puis deux regards se rencontrèrent.

Pervenche, dans une révérence des plus gracieuses, adressa de la main droite un salut aux spectateurs, et de la gauche, portant la main à ses lèvres, elle envoya un baiser vers la place d'où était partie la fleur qu'elle avait recueillie. Ce mouvement ne fut senti que par deux cœurs, ne fut compris que par deux âmes.

L'artiste, qu'est-il? un enfant de la nature, qui rappelle au monde sa chute dans le passé; qui le reporte au ciel, dans l'avenir; qui nous console du prosaïsme de la réalité par le prestige qu'il laisse après lui. Peinture, sculpture, musique, poésie, dessein, danse ou chant disparaissez de la terre, et les mortels maudiront le Créateur.

La vie, c'est l'art; c'est la jeunesse; c'est l'espérance; c'est plus : c'est l'aspiration, ce qui élève et divinise; le reste, qu'est-il? fange!

A cette heure donc, Pervenche avait des ailes : celles de la gloire et de la poésie.

La toile s'abaissa. Les bateleurs étaient dans l'enivrement du triomphe. Un malheureux hurlait au violon et s'arrachait les cheveux de désespoir. Ses habitudes de vol et de fourberie l'avaient accoutumé à croire que tout pouvait s'obtenir par les mêmes moyens, et qu'il était aussi facile de surprendre un cœur, une affection, que de demander la bourse ou la vie à un voyageur sur une grande route. Dans cette conviction, il avait nourri dans sa tête un caprice cynique, inspiré par une rencontre fortuite de la petite danseuse dans une des ruelles qui entourent l'Opéra, lors de ses premières démarches pour débuter. Il y a des positions envers lesquelles les cœurs bas se croient dispensés de tous les regards. Cet homme avait d'abord traité assez cavalièrement la petite danseuse livrée au hasard et à



Pervenche à l'Opéra.

elle-même; mais, à la suite des difficultés qu'il éprouvait à faire accepter ses hommages, à sapremière fantaisie, avait succédé une véritable, mais violente passion.

Il allait expier son odieuse et dernière tentative do rapt en achevant la peine due à ses premiers forfaits.

Le directeur et le père Léonard se promenaient cordialement dans le foyer du public; ils débattaient les clauses de l'engagement de Pervenche. Lorsque tout fut conclu, le directeur dit au bon vieillard en lui serrant la main affectueusement:

— Monsieur de Beaumont, vous m'apprenez que la fortune peut trahir les hommes, mais que chez les grandes et fortes natures comme la vôtre, le cœur ne faillit jamais à l'humanité.

FIN.

Paris. — Imprimerie Lacour et Ce., rue Soufflot, 16.

Imprimé par H. Dutot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Editeurs.

